

UN 4
PROCÈS CRIMINEL,

OU

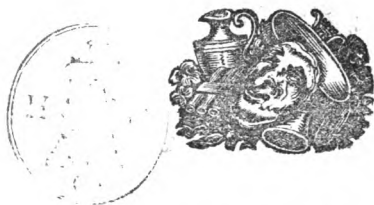
LES FEMMES IMPRESSIONNABLES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. ROSIER;

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre-Français,

LE 24 MAI 1836.



BRUXELLES.

NEIRINCKX ET LARUEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
GRANDE PLACE, SOUS L'HÔTEL-DE-VILLE.

—
1836.

PERSONNAGES. ACTEURS.

LE CHEVALIER DE GRANTOIS.	M. SAMSON.
LÉON DE MONTIGNY.	M. MENJAUD.
LE MARQUIS DE VENPRÉ.	M. DUPARAY.
LE COLONEL DE CHAMPENAU.	M. PROVOST.
GERMAIN, domestique.	M. ALEXANDRE.
UN COMMISSAIRE DE POLICE.	M. MONLAUR.
CLARA, sœur de Diane.	M^{lle} MARS.
DIANE, femme de Venpré.	M^{lle} NOBLET.
LA BARONNE, leur tante.	M^{me} THOUSEZ.
LA GÉNÉRALE.	M^{me} DESMOUSSEAUX
LA VICOMTESSE.	M^{lle} AGLAÉ.
SÉRAPHINE, femme de chambre de Diane.	M^{lle} DUPONT.
AGENS DE POLICE.	

La scène se passe en 1835, au premier acte, à Saint-Mandé, aux environs de Paris; aux deuxième et troisième actes, à Paris, faubourg Saint-Honoré.

UN PROCÈS CRIMINEL.

ACTE PREMIER.

Salon de campagne. Portes au fond : celle du milieu est la porte d'entrée ; celle de droite conduit à l'appartement de la baronne. Porte latérale à gauche conduisant au jardin. Deux portes latérales à droite, l'une d'un cabinet, l'autre d'une chambre, qui communiquent ensemble et qui font partie de l'appartement de Clara. A gauche, un peu avant la porte qui conduit au jardin, une table ronde à déjeuner ; autour de cette table quelques chaises et fauteuils. Espèce de terrasse au fond extérieur.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE, assise à gauche, regardant une perruche dans la cage que **SÉRAPHINE** vient de lui porter ; **LA BARONNE**, assise à droite, et gémissant comme *Diane*.

SÉRAPHINE, à *Diane*.

Ah ! oui, madame la marquise, elle souffre beaucoup depuis deux jours ; elle ne veut rien prendre, elle ne parle plus.

DIANE, à *la baronne*.

Quel malheur, ma tante, si nous venions à la perdre !

LA BARONNE, allant voir *la perruche*.

Un si joli animal ! qui parlait si bien, si souvent !..

SCÈNE II.

DIANE, **VENPRÉ**, **SÉRAPHINE**, **LA BARONNE**.
VENPRÉ, un gros bouquet à la main, venant du jardin.

Ah ! ah ! levées déjà ?.. c'est bien, mesdames, vous êtes de parole. (*Partageant son bouquet.*) Madame la baronne... (*À Diane.*) Ma chère amie, voici les dernières fleurs du mois d'août, tout humides encore de la rosée du matin.

DIANE, triste. — Merci, mon ami.

VENPRÉ.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? (*Apercevant la cage.*) Ah ! je vois ce que c'est. (*Séraphine emporte la*

cage sur un signe de Venpré.) Il faut avoir bien de la sensibilité de reste !.. je suis sûr que si j'étais malade, je n'aurais pas la consolation de vous voir aussi affligées... Ah ! ah !..

LA BARONNE, à Diane.

Ton mari n'a pas de cœur ; du reste, je t'avais prédit que le séjour de Saint-Mandé te porterait malheur, qu'il nous y arriverait quelque accident... je ne peux pas souffrir ton Saint-Mandé... c'est si mal habité ! des femmes qui viennent on ne sait d'où... sur cent ménages, quatre ou cinq maris tout au plus.

VENPRÉ. — Vous voilà bien, mesdames : j'ai fait ce que vous avez voulu, et maintenant vous me querellez.

LA BARONNE. — Comment ?

VENPRÉ.

N'est-ce pas vous et la marquise qui avez été d'avis de profiter de la belle saison pour faire restaurer mon hôtel du faubourg Saint-Honoré ?

LA BARONNE. — Eh bien ?

VENPRÉ.

J'achète pour bivouaquer la plus jolie maison de l'avenue de Bel-Air, à deux pas du bois de Vincennes et de la barrière... un jardin magnifique... les premiers jours vous êtes enchantées, et ensuite... du reste, hier, j'ai fait mettre un écriteau ; la maisonnette est à vendre.

DIANE. — La maison est agréable, et je ne sais pas, ma tante, depuis hier je m'y plais assez...

VENPRÉ.

Oui, depuis l'écriteau, par esprit de contradiction... Le gouvernement est fort heureux que les femmes ne soient pas éligibles.

LA BARONNE. — Pourquoi cela ?

VENPRÉ. — Parce qu'à la chambre elles seraient toutes de l'opposition.

SCÈNE III.

DIANE, LA BARONNE, VENPRÉ, GERMAIN.

GERMAIN, venant du fond.

Une lettre pour monsieur le marquis.

DIANE.

La Gazette des Tribunaux n'est pas encore arrivée ?

GERMAIN.

Pas encore, madame la marquise. *(Il sort.)*

VENPRÉ.

Voici une singulière lettre. *(Il lit haut.)* « Un ancien ami prie le marquis de vouloir bien l'attendre dans sa maisonnette de Saint-Mandé, aujourd'hui à dix heures. » Pas de signature... qui diantre cela peut-il être ?.. je vais ordonner qu'on introduise ce mystérieux ami dès qu'il se présentera. *(Il sort.)*

LA BARONNE.

Et moi, en attendant ces dames, je vais donner mes soins... Voici ta sœur... je m'en vais vite, c'est une railleuse... on voit bien que vous n'êtes pas filles du même père... elle se moquerait de notre chagrin.

SCÈNE IV.

DIANE, LA BARONNE, CLARA.

CLARA, *entre en riant.*

Ah ! ah ! ah !.. Bonjour, ma tante, bonjour, ma sœur... Séraphine vient de me dire... Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE. — De quoi ris-tu donc ?

CLARA.

De vous voir sur le point de pleurer... Ah ! ah !..

LA BARONNE, *à Diane.*

Qu'est-ce que je disais ? depuis qu'elle est veuve !.. rien n'égaie et n'endurcit une femme comme le veuvage.

*(Elle rentre chez elle.)*CLARA, *moqueuse.*

Allons, allons, ma chère Diane, un peu de raison, de philosophie... ce ne sera rien... la médecine d'ailleurs a fait de si grands progrès...

DIANE. — Tu railles ?.. tu ne me comprends pas... laissons cela. Comment trouves-tu Saint-Mandé ?

CLARA. — Arrivée d'hier, je n'ai encore eu le temps de rien voir : je me lève.

DIANE. — J'étais sûre que tu nous reviendrais bientôt.

Tu ns beau dire, la solitude est une triste chose , et lorsque tu quittas Paris , il y a un mois , pour aller l'enterrer dans ce petite village de Saint-Jean , à dix lieues de la capitale , sur les bords de la Seine , je savais bien que tes projets de réclusion ne tiendraient pas contre les souvenirs du monde.

CLARA.

Eh bien ! tu te trompes , Diane , je me plaisais beaucoup dans ce village , fort triste en effet , où je ne connaissais personne , où je n'ai donné ni reçu un bonjour... ce monde dont tu me parles , je l'avoue , je l'aime , oh ! je l'aime ! je l'aime trop , vois-tu. Les bals , les concerts , les fêtes , les spectacles , les cercles d'amis où l'on cause , où l'on raille , où l'on discute , où tout le monde a de l'esprit , les uns en parlant , les autres en ne disant rien , tout cela me plaît , m'amuse , me charme ; je trouvé que la vie n'est que là , partout ailleurs on meurt ou on est mort.

DIANE.

Singulière contradiction ! tu aimes le monde et tu y renonces , et tu dis en même temps que tu te plaisais dans ta solitude des bords de la Seine ; il faudrait être bien fin pour expliquer tout cela.

CLARA.

Je vais te l'expliquer sans finesse : tu sais que le colonel de Champenau a rendu les plus grands services à mon père ?

DIANE. — De très grands.

CLARA.

Tu sais qu'à son retour d'Afrique , le colonel m'offrit sa main en me disant qu'il m'aimait depuis long-temps , mais qu'il n'avait jamais osé me déclarer son amour... les guerriers sont si poltrons quand ils sont amoureux !

DIANE. — Oui , c'est vrai.

CLARA.

Je l'aurais épousé tout de suite... lui voulut me donner un an pour réfléchir... moi , je n'ai pas réfléchi , je n'en ai pas l'habitude... six mois sont écoulés déjà , et j'aime , j'estime le colonel plus que jamais.

DIANE.

Oui , mais cela n'explique pas pourquoi il y a un mois tu quittas brusquement Paris , nous laissant tous dans le plus grand étonnement d'une si bizarre conduite.

CLARA.

C'est qu'il y a juste un mois que le colonel partit pour Montpellier , à cause d'un procès qui devait l'y retenir trois ou quatre mois.

DIANE. — Mais je ne vois pas que son absence dût te déterminer...

CLARA , *souriant.*

Je fis comme les dames d'autrefois : je renonçai au monde , je m'enfermai dans la solitude jusqu'au retour de mon chevalier.

DIANE. — Quoi ! ce fut là le motif ?..

CLARA , *après avoir regardé autour d'elle.*

Il y avait bien une autre raison... Tiens , Diane , ma sœur , un secret est si lourd !.. aussi bien depuis dix ans nous ne nous cachons rien... c'est-à-dire nous sommes convenus de ne rien nous cacher...

DIANE. — Eh bien ?

CLARA. — Eh bien ! je te cache quelque chose.

DIANE. — Ah ! c'est bien mal. Me cacher quelque chose à moi , à moi... qui tiens tant à tout savoir.

CLARA , *en confidence.* — Eh bien ! je te dirai tout.

DIANE.

Oui , tout... s'il y en a beaucoup , tu iras doucement.

CLARA. — J'irai doucement.

DIANE , *empressée.* — Asseyons-nous.

CLARA.

Ma chère amie , je suis bien malheureuse !.. J'ai inspiré une violente passion à un jeune homme.

DIANE , *s'approchant de Clara.*

Ah ! mon Dieu ! cela commence bien !

CLARA.

Oui , c'est comme un fait exprès. Imagine-toi que depuis le jour même où je me suis engagée avec ce bon colonel , un beau jeune homme me suit partout.

DIANE. — Ah ! il est beau ?

CLARA. — Est-ce que j'ai dit...

DIANE. — Tu as dit : Beau jeune homme.

CLARA. — C'est que , vois-tu , c'est une phrase faite.

DIANE. — Oui , faite pour ceux qui la méritent.

CLARA.

Depuis six mois , ma chère , je ne puis faire un pas sans le trouver sur mon chemin. Au bal , au spectacle , à la promenade , je le rencontre partout , et toujours seul.

DIANE. — C'est singulier.

CLARA. — N'a-t-il pas eu l'audace de m'écrire.

DIANE. — Et tu as consenti !..

CLARA.

Par exemple !.. Est-ce que je savais jamais que ce fût de lui ?.. Une lettre m'arrivait , je décachetais sans me douter de rien , et , au premier mot , je déchirais... J'ai déchiré onze billets de compte fait.

DIANE. — Onze billets sans les lire ?

CLARA. — Onze billets sans les lire.

DIANE. — Quel courage !

CLARA.

Oui , mais je dois te dire que j'en ai reçu douze.

DIANE. — Ah !

CLARA.

Que veux-tu ? impatientée , obsédée , malheureuse , et ne voulant pas parler de ma situation à M. de Champe-nau , dans la crainte d'un éclat , d'un duel , je me suis résignée à lire un de ces billets , le dernier , pour voir si ce jeune homme n'est pas fou.

DIANE. — Est-ce qu'il écrit bien ?

CLARA.

Des extravagances , du délire ; puis des excuses sur sa conduite , dont il a fini par sentir toute l'inconvenance , et après cela , l'irrésistible besoin , dit-il , de me parler pour me faire ses excuses... A ce mot d'irrésistible , il me semblait à chaque instant de le voir arriver... Oh ! ma foi , quand je vis que cet homme était une exception dans l'espèce , qu'il était persévérant , la crainte d'être

compromise, jointe à l'absence de mon futur, me déterminâ à prendre le parti qui vous étonna tous, je quittai furtivement Paris, et je me retirai à Saint-Jean avec mes deux femmes de chambre, bien décidée à m'y ensevelir tout le temps que devait durer l'absence du colonel.

DIANE.

Maintenant, pourquoi as-tu quitté Saint-Jean? le colonel est revenu, il est vrai, mais tu ne peux pas dire que son retour ait déterminé le tien, car tu l'ignorais.

CLARA. — Pourquoi j'ai quitté Saint-Jean? tu ne devines pas?

DIANE. — Quoi? ce jeune homme...

CLARA. — Il y était le lendemain de mon arrivée.

DIANE. — Eh bien! voilà un caractère soutenu!

CLARA.

Je le vis passer et repasser sous mes fenêtres, et pendant plusieurs jours, il fit comme à Paris; mais il n'osa ni m'écrire, ni me parler, à cause sans doute de l'indignation inquiète qu'il remarquait en moi, peut-être aussi à cause de mes deux femmes de chambre qui ne me quittaient pas un instant... Toutefois, je crus un jour remarquer de loin, entre elles et lui, quelques signes d'intelligence, et le jour même j'écrivis à un vieux cousin du voisinage de venir me trouver; il vint, je donnai congé à mes deux femmes de chambre qui retournèrent dans leur pays, et le vieux cousin m'accompagna dans un petit voyage que je fis durer quinze jours... Enfin, me voici à Saint-Mandé, et j'espère bien que ce monsieur aura perdu ma piste.

DIANE. — Pauvre jeune homme! et tu as le cœur de le désespérer?

CLARA, *souriant*. — Et le colonel, ma chère?

DIANE.

C'est un homme très honorable assurément, mais sa franchise ressemble beaucoup à de l'impolitesse: il gronde toujours... puis, cinquante ans passés.

CLARA.

Où, sans doute, il est comme ton mari, il n'est pas

jeune, surtout pour notre époque où les adolescens prétendent qu'à trente ans un homme n'est plus bon à rien.

(*Canon lointain.*)

DIANE, *se levant.* — Écoute ! écoute !

CLARA, *de même.* — Qu'est-ce que c'est ?

DIANE.

Il y a aujourd'hui école du canon dans le bois de Vincennes au polygone, le colonel nous y conduit ; j'attends la vicomtesse et la générale.

CLARA. — Ah ça ! mais n'avez-vous pas peur ?..

DIANE. — De quoi ?..

CLARA. — D'avoir peur ?

DIANE.

J'aime la peur, moi !.. viendras-tu avec nous ?

CLARA.

Non, ma sœur, je suis trop fatiguée, et ensuite, quoique je craigne beaucoup le bruit du canon, je crains encore plus de rencontrer ce jeune homme au polygone. Voici quinze jours que j'ai le bonheur de ne plus le voir. Si cela pouvait durer !.. Du reste, je prendrai mes mesures. Ta maison est jolie, ton jardin vaste et agréable ; je ne sors pas d'ici de deux mois ; il faudra-bien, quand il ne me trouvera plus, qu'il prenne son parti, qu'il suive une autre femme, puisqu'il paraît que c'est son état.

SCÈNE V.

DIANE, LA GÉNÉRALE, CLARA, LA VICOMTESSE, puis SÉRAPHINE.

LA GÉNÉRALE, *à Diane.*

Bonjour, cher ange... le miracle est fait : j'ai vu l'aurore !

LA VICOMTESSE, *entrant.* — Clara ici ?

LA GÉNÉRALE, *à Clara.*

Quel bonheur ! chère enfant ! la solitude t'a repoussée ? Elle a bien fait, tu es indigne d'elle.

CLARA. — Générale, vous êtes trop bonne !

LA GÉNÉRALE.

Viens-tu au canon avec nous, mon cœur ?

CLARA.

Non, à mon grand regret, je ne suis pas bien; j'ai besoin de repos, et puis, j'aurai peur...

LA GÉNÉRALE.

Peur des canons, aujourd'hui? mais il y a si longtemps que les nôtres ne blessent plus personne.

SÉRAPHINE, *entrant*. — Madame, mesdames.

DIANE. — Qu'y a-t-il?

SÉRAPHINE.

Madame la baronne vous prie de passer chez elle.

SCÈNE VI.

DIANE, LA GÉNÉRALE, CLARA, LA COMTESSE, SÉRAPHINE, GRANTOIS.

GRANTOIS, *à un domestique*.

C'est bien, j'attendrai... pardon, mesdames, je...
(*Il salue successivement.*) Madame... madame...
madame...

(Ces dames entrent chez la baronne.)

CLARA, *à part, riant*.

Voilà un monsieur qui a une drôle de figure.

SCÈNE VII.

VENPRÉ, GRANTOIS.

VENPRÉ, *entrant*. — Est-ce vous, monsieur, qui...

GRANTOIS. — Tu ne me reconnais pas?

VENPRÉ. — Le chevalier de Grantois!

GRANTOIS. — Lui-même. (*Embrassade.*)

VENPRÉ.

Cher ami! sais-tu que voilà près de quinze ans que nous ne nous étions vus? Et que fais-tu? d'où viens-tu? je te croyais mort.

GRANTOIS, *comiquement triste*.

Je n'en vaux guère mieux!.. j'ai bien des choses à t'apprendre... Ce bon de Venpré, mon camarade de classe, mon confident, le meilleur de mes amis!..

VENPRÉ.

Certes!.. Ah ça! j'espère te posséder pour long-temps.

Je t'offre un appartement dans mon hôtel du faubourg Saint-Honoré, qu'on restaure en ce moment...

GRANTOIS. — Nous causerons de cela.

VENPRÉ. — Je te présenterai à ma femme, à ces dames... Je vais les conduire à l'école du canon...

GRANTOIS. — Du canon ? singulière école des femmes ! Ah ça ! la tienne est donc une femme intrépide ?

VENPRÉ.

Je m'en vante... Ah ! je suis bien revenu des femmes timides. Ma première était douce, peureuse, n'osant lever les yeux, et cependant la perfide...

GRANTOIS, *compatissant*.

Oui, je sais, pauvre ami !... je reçus ta lettre de faire part.. Je fus vivement affligé de ton malheur.

VENPRÉ, *lui prenant la main*. — Oh ! oui, tu es un bon ami, toi ; tu comprends, tu compatis...

GRANTOIS, *moitié sérieux, moitié comique*. — Qui ne sais compatir aux maux qu'il a !..

VENPRÉ, *déridé*.

Ah ! toi aussi, tu as éprouvé des malheurs ?

GRANTOIS, *soupirant*.

Oh ! va mon ami, j'ai de quoi te répondre.

VENPRÉ.

Quant à Diane... j'étais un ami de son père ; j'ai fait son éducation, elle est d'une docilité ! elle m'a épousé par obéissance... non pas qu'elle soit insensible au moins, c'est la femme la plus impressionnable !.. Il ne faut pas qu'on s'avise de maltraiter, devant elle, un des aimables animaux qu'elle affectionne... Elle se trouve mal si facilement !.. je t'avouerai même que, les premiers jours de notre mariage, cette exquise disposition de son cœur me donna de l'inquiétude. Je me disais : Une femme qui ne peut pas voir, sans le plaindre et le secourir un pauvre animal souffrant, que fera-t-elle si un adorateur se présente et lui dit : Madame, je souffre ?

GRANTOIS. — C'est clair.

VENPRÉ.

Sans doute, mais à côté de cette sensibilité extrême,

qui est une faiblesse, je remarquai bientôt, à ma grande satisfaction, une force d'ame extraordinaire, qui fait un éclatant contraste avec sa sensibilité.

GRANTOIS. — Il n'y a que les femmes pour concilier ainsi les contraires.

VENPRÉ.

Imagine-toi que Diane, qui ne peut pas entendre sans pâlir le gémissément plaintif d'un oiseau, entend, sans sourciller et de très près, le bruit du canon, et du plus fort calibre !

GRANTOIS. — C'est effrayant !

VENPRÉ.

Quel journal penses-tu qu'elle préfère ? le Journal des Modes ? au contraire, la Gazette des Tribunaux.

GRANTOIS. — Est-il possible !

VENPRÉ.

Elle raffole surtout des séances de cour d'assises.

GRANTOIS. — Singulier goût !

VENPRÉ, *se rengorgeant*.

C'est une passion que j'ai eu grand soin d'entretenir ; car enfin tous ces objets de sa mâle curiosité ne peuvent que la détourner de penser à autre chose... tu comprends ?

GRANTOIS, *hochant la tête*.

C'est-à-dire, mon cher, qu'à cet égard je ne suis pas du tout de ton avis... Non, je n'aime pas qu'une femme soit trop courageuse... il me semble que celles qui n'ont pas peur du bruit du canon, doivent ne pas trop craindre les bourrasques de leurs maris. Tout se tient, mon ami, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique... Quant aux scènes de cour d'assises, elle ont, à mon avis, de très graves dangers.

VENPRÉ.

Des dangers !.. tu es dans l'erreur, tu n'as pas observé... Voyons, aimeras-tu mieux, pour ton repos, que ta femme, dans un salon, écoutât les galantes douceurs de nos jeunes gens à la mode, que de la voir, à la cour d'assises, en face d'accusés qui la plupart du temps ont des figures patibulaires ?

GRANTOIS.

Hé ! hé ! mon ami , il est de certains airs patibulaires qui ne déplaisent pas du tout. Souviens-toi ensuite que les femmes , souvent , sont dupes de leur exaltation , et qu'un grand scélérat est une sommité !

VENPRÉ. — Une sommité , l'homme sans éducation , brutal , grossier , que la misère pousse au crime ?

GRANTOIS. — Je ne dis pas cela ; je dis un grand scélérat bien élevé , qui porte des gants.

VENPRÉ , *se rembrunissant.*

Tu plaisantes ?

GRANTOIS.

Pas le moins du monde. L'habitude des émotions fortes et désordonnées blase le cœur , et lui fait perdre le sentiment des émotions douces et honnêtes.

VENPRÉ. — Tu crois ?

GRANTOIS.

Comment veux-tu qu'une femme qui sort d'une cour d'assises trouve du charme et du bonheur dans son ménage ? Qu'est-ce que c'est pour elle qu'un parent , qu'un convive raisonnable à côté d'un terrible procureur du roi !.. Que devient à ses yeux un insignifiant mari comparé à un accusé dramatique ?

VENPRÉ. — Au fait , tu as raison.

GRANTOIS. — Tu peux , partant de là , déduire toi-même les conséquences.

VENPRÉ. — Décidément je prierai la marquise de ne plus retourner au Palais-de-Justice.

GRANTOIS.

Et tu feras bien ; crois moi , mon ami , j'ai plus d'expérience que toi , je connais le cœur des femmes , des femmes mariées surtout... tu n'as fait que deux épreuves , et moi j'en ai fait trois.

VENPRÉ. — Tu as été marié ?..

GRANTOIS.

Trois fois , devant Dieu soit mon ame !.. il y a vingt et un ans , j'en avais trente alors , ayant perdu tous mes parens , seul , riche , et confiné dans mes terres du bas Languedoc , je m'ennuyais... cela me fit songer au

mariage... Je trouvai dans le département de l'Hérault, à Béziers, une femme charmante, même caractère, mêmes goûts; jeune comme moi, riche comme moi, belle comme... beaucoup plus belle que moi... enfin toutes les convenances... elle aimait comme moi l'éclat et le bruit; je la conduisais partout où il y avait du bruit et de l'éclat... elle me trompa; je me battis, je fus blessé, je divorçai... On divorçait alors... heureux temps! puis, plaçant toute ma fortune sur diverses banques de l'Europe, je me mis à voyager... J'étais en Espagne, à Séville, en 1823... J'épousai une Andalouse, belle, brune, piquante, vive, passionnée!.. elle m'adorait... Au bout d'un mois, elle disparut sous prétexte que j'étais libéral: elle me fut enlevée par son cousin, un sergent-major de l'armée de la foi.

VENPRÉ. — Bah ?

GRANTOIS. — Oh! mais je fus vengé du ravisseur!

VENPRÉ. — Vous vous battîtes ?

GRANTOIS.

Pas si dupe!.. mon premier mariage m'a tout-à-fait dégoûté du duel... la partie n'est pas égale: un amant ne manque jamais un mari... Je fus vengé par un compatriote, par un officier de notre armée d'occupation.

VENPRÉ. — Il se battit pour toi ?

GRANTOIS. — Il enleva ma femme à son cousin.

VENPRÉ. — Je ne m'attendais pas à celui-là!

GRANTOIS.

Bientôt après il me vengea de ma femme, il l'abandonna; son désespoir me rendit veuf; je résolus de rester garçon... mais un célibataire, c'est bien triste!..

VENPRÉ. — Et puis, c'est immoral.

GRANTOIS.

Revenu des femmes du midi, je tournai mes pensées du côté du nord, et j'allai en Russie... pour y trouver une femme de glace.

VENPRÉ. — Eh bien ?

GRANTOIS.

Corrigé par l'expérience, autant j'avais mis de zèle à chercher la richesse dans mes deux premières femmes,

autant j'en mis à chercher la pauvreté dans la troisième. Je la choisis orpheline, sans fortune et sans nom... Elle s'appelle Lodoïska... je mis trente mille livres de rente à ses pieds. Je comptais que la reconnaissance et les frimats...

VENPRÉ. — Ça n'y fit rien ?

GRANTOIS.

Tu vas voir ; elle accepte ; nous nous marions... quelques jours après, ma femme désire, pour sa santé, le beau climat de France... nous partons, nous arrivons, et nous vivions ensemble, dans la plus profonde retraite à quelques lieues de Paris, sur les bords de la Seine à Saint-Jean...

VENPRÉ. — Tiens ! la sœur de ma femme habitait le même village, il y a quinze jours.

GRANTOIS.

Il y a juste quinze jours que je l'ai quitté... J'avais pris le nom de Duclos, pour me dérober à toute visite, et, aussi, pour me dépouiller de mon nom véritable, sous lequel les journaux m'avaient tympanisé à l'occasion de mes deux premières mésaventures conjugales... toute la France en avait ri.

VENPRÉ. — Les Français sont tous comme cela.

GRANTOIS.

Ma femme ne sortait jamais sans moi, et la nuit, seulement ; je n'avais pas pris de domestique, de peur qu'il ne devint un agent d'amour ; nous nous faisons porter à manger de l'auberge... Enfin j'avais pris toutes les précautions imaginables pour avoir une femme à moi, rien qu'à moi... C'était la chimère que je désirais, que je poursuivais depuis si long-temps... malheureusement, je tombai malade, et Lodoïska allait et venait dans le village en toute liberté... Ma santé se rétablit... je repris mon rôle de surveillant et je remarquai qu'il était nécessaire de m'en acquitter mieux que jamais... il y avait une intrigue sous jeu !

VENPRÉ. — Pauvre Grantois, va !

GRANTOIS.

Cette découverte m'empêchait de dormir, comme tu

penses bien... tu es passé par là... j'avais peur de retomber malade, et, pour me distraire, je sortais seul à dix heures du soir de ma chambre, quand je savais que ma femme était endormie dans la sienne. J'avais soin de fermer toutes les portes derrière moi, et j'allais me promener sur les bords de la Seine qui touche presque à cette maison.

VENPRÉ. — Eh bien ?

GRANTOIS.

Un soir, à minuit, il y a quinze jours aujourd'hui... je revenais de ma promenade solitaire. Je traverse la chambre de ma femme, doucement, doucement, de peur de l'éveiller... précaution inutile ! elle avait disparu ; la fenêtre était ouverte ; je tombe, à demi mort, sur une chaise ; un papier frappe mes yeux, je le ramasse... C'était un billet écrit de la veille ; voici ce qu'il disait, je l'ai bien retenu : « Oui, mon cher ange, je crois tout ce que tu me dis de ton mari, et sans l'avoir vu, je le déteste. Courage ! demain, à minuit, je te débarrasserai à tout prix de ce vieux Triton. »

VENPRÉ. — Triton ?

GRANTOIS.

Je rejette ce fatal billet... puis, j'entre brusquement dans une rage !.. je m'arrache les cheveux par poignées, je casse les meubles, je brise les glaces... mes mains, mes bras sont tout meurtris, le sang en ruisselle... et je crois que c'est fort heureux ; car je serais mort d'apoplexie... Moi, vieux Triton ? l'infâme !.. Enfin, je sors, laissant derrière moi une longue traînée de sang... Je cours au fleuve, éperdu, désespéré... je me lave les mains ; et sans songer aux meubles et à l'argent que je laissais dans mon appartement, je m'élançai sur la grand'route à la poursuite d'un cabriolet qui s'éloignait avec rapidité... Je voulais au moins connaître la figure de ce scélérat...

VENPRÉ. — Tu ne l'as jamais vu ?

GRANTOIS. — Eh ! non, l'intrigue s'est nouée durant ma maladie...

VENPRÉ. — Voilà une femme russe digne d'un climat plus doux.

GRANTOIS.

Enfin, il y a quinze jours que je suis dans la capitale, cherchant secrètement mon infidèle !.. je me suis rappelé que tu devais être à Paris, et j'ai été assez heureux pour te trouver dans l'Almanach du Commerce ; tu es la seule personne que je connaisse dans ce pays et le seul ami que j'aie conservé dans le monde.

VENPRÉ. — Ah ça ! et ton mobilier de Saint-Jean ? tu n'es pas allé...

GRANTOIS.

Non, et je m'en applaudis ; je n'ai pas reparu à Saint-Jean, et, grâce à cette circonstance, il est possible que ce lâche ravisseur soit arrêté. La justice le poursuit et je la laisse faire.

VENPRÉ. — Tu as donc prévenu le procureur du roi, puisque le ravisseur est poursuivi ?

GRANTOIS. — Du tout ; je n'en ai parlé à personne. Tu ne lis donc pas les journaux ?

VENPRÉ. — Tous les trois mois... les affaires vont si lentement, que je les retrouve toujours au même point.

GRANTOIS, *animé.*

C'est que mon affaire, à moi, a pris une singulière tournure ! Tous les habitans de Saint-Jean gémissent sur le sort de ce pauvre Duclos, qu'ils ont à peine entrevu.

VENPRÉ. — Ah ! oui, Duclos, toi...

GRANTOIS.

Plus bas !.. j'entends... Allons faire un tour de promenade. Je te conterai... le plus profond secret, au moins ! il y va de ma vengeance !

VENPRÉ. — Sois tranquille, j'ai l'esprit de corps.

SCÈNE VIII.

GRANTOIS, VENPRÉ, DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, SERAPHINE.

(*Elle porte des tasses et sort.*)

VENPRÉ, *présentant Grantois.*

Marquise, mesdames, je vous présente le chevalier

de Grantois, le meilleur de mes amis, qui est venu à Paris faire un voyage d'agrément.

(Les dames saluent tristement, puis consolent la marquise.)

GRANTOIS, à part.

D'agrément ! *(Haut.)* Mesdames, je...

VENPRÉ, souriant à demi-voix.

Ne t'étonne pas de la tristesse de leur accueil, une perte cruelle... une perruche...

LA GÉNÉRALE. — Faites les braves, messieurs !

VENPRÉ.

Allons, calmez-vous; nous ne voulons pas troubler indiscretement vos douleurs, et nous allons, le chevalier et moi, vous attendre à l'entrée du bois.

(Ils sortent par le fond; les dames se mettent à table. Séraphine entre et sert le chocolat.)

SCÈNE IX.

DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, SERAPHINE puis GERMAIN.

DIANE.

C'est un grand malheur de s'attacher à ces êtres intéressans. Pour moi, ma tante, je n'en veux plus élever, il est trop cruel de les perdre.

LA BARONNE.

Je n'ai le courage de rien prendre.

GERMAIN. — La Gazette des Tribunaux.

(Tous les visages se dérident et s'épanouissent.)

DIANE, vivement.

Ah ! donnez, donnez, Germain.

(Elle déchire la bande, Germain sort.)

LA GÉNÉRALE. — Y a-t-il du nouveau ?

LA BARONNE, à Diane.

Vois aux cour d'assises.

LA VICOMTESSE. — J'augure bien de ce numéro.

DIANE, poussant un cri.

Ah ! *(Elle lit.)* « Enlèvement d'une femme, assassinat du mari, accompagné d'horribles circonstances. »

LA BARONNE, LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, *ensemble.*
Voyons ! *(Le journal passe de main en main.)*

GERMAIN, *rentrant.* — Pardon, madame... il y a là un monsieur qui se présente pour acheter la maison.

DIANE. — Dites qu'on attende dans le petit salon.

GERMAIN. — Les ouvriers y travaillent.

DIANE. — Dites à ce monsieur de se promener quelques instants dans le jardin.

GERMAIN.

Mais, madame, il me suit; il est... *(Léon paraît.)*

DIANE, *à Séraphine.*

Avertissez ma sœur qu'on a servi. *(Séraphine sort.)*

SCÈNE X.

DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, GERMAIN, LÉON.

LÉON. — Mille pardons, mesdames... je me présente bien mal à propos... Je me retire...

LA VICOMTESSE, *reconnaissant Léon.*

Monsieur Montigny ?

LÉON. — Madame la vicomtesse, veuillez agréer mes hommages ?

DIANE. — Restez, monsieur, asseyez-vous. *(A la vicomtesse.)* Tu le connais ?

LA VICOMTESSE, *à demi-voix.*

C'est un riche colon, je l'ai vu, j'ai dansé plusieurs fois avec lui à l'ambassade des États-Unis; un peintre distingué, un artiste, et la tête la plus romanesque !..

* *(Les dames le regardent avec intérêt.)*

LÉON.

Mon indiscrete visite, madame, a pour objet de savoir le prix de cette maison... votre notaire n'est pas chez lui, et...

DIANE.

M. le marquis vient de sortir; il n'est pas loin; si vous vouliez vous donner la peine d'attendre... *(A Germain.)* Germain, allez voir à l'entrée du bois.

(Germain sort.)

LÉON, *assis à part.* — La trouverai-je ici ?

LA BARONNE.

L'appétit m'est revenu tout d'un coup... Je ne vous ferai la lecture qu'après le déjeuner.

LA GÉNÉRALE.

Oh ! j'aurais pourtant bien voulu savoir à l'instant...

DIANE. — Je vais vous lire l'article...

LA BARONNE. — Mais ton chocolat va refroidir.

LÉON, *se levant et allant vers ces dames.*

Je vois ces dames fort en peine... je crains d'ajouter une seconde indiscretion à la première... si ces dames voulaient bien me confier cette lecture, elles pourraient prendre le chocolat tandis qu'il est chaud.

DIANE, *refusant.*

Ah ! monsieur, vous êtes trop bon...

LA VICOMTESSE, *prenant le journal des mains de Diane, et le donnant à Léon.*

Puisque monsieur a l'obligeance... (*Bas.*) Il lit très bien.

LÉON, *lisant.* — « Acte sublime de dévouement d'une femme pour son mari... »

DIANE.

Ce n'est pas cet article : le suivant, monsieur.

LÉON, *lisant.*

« Enlèvement d'une femme, assassinat du mari, accompagné d'horribles circonstances... »

LES DAMES, *interrompant leur déjeuner.*

Écoutons.

LÉON, *lisant.*

« Le petit village de Saint-Jean, sur les bords de la Seine, vient d'être le théâtre d'un de ces crimes atroces qui prouvent bien que la passion de l'amour peut porter l'homme aux derniers excès de la cruauté ; un monsieur Duclos... »

SCÈNE XI.

DIANE, LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE, LÉON, CHAMPENAU, VENPRÉ, GRANTOIS, CLARA.

LÉON, *troublée voyant Clara.*

C'est elle !

CLARA , étouffant un cri.

Ah ! (A Diane.) Je n'ai pas faim , je ne déjeunerai pas. (Elle rentre dans son appartement.) Je ne pourrai donc pas l'éviter !

VENPRÉ.

Mesdames , je vous amène le colonel de Champenau : il nous accompagne au polygone , et ensuite il nous fera entrer dans le fort. (A Léon.) Est-ce vous , monsieur ?

LA VICOMTESSE , à Léon.

Ah ! de grâce , monsieur , puisque vous avez eu la bonté de commencer... (A Venpré.) A tout-à-l'heure les affaires...

VENPRÉ , à Léon. — Continuez , monsieur , ne vous dérangez pas , je vous en prie.

CHAMPENAU.

Toujours la Gazette des Tribunaux ! c'est joli !

DIANE. — Ah ! grâce , monsieur de Champenau ; vous gronderez , vous raillerez après.

LÉON , sur un signe de la vicomtesse.

« Un monsieur Duclos !.. »

GRANTOIS , bas à Venpré. — Tiens , c'est mon affaire.

LÉON , continuant.

« Habitait avec sa femme la maisonnette isolée n° 9. »

GRANTOIS , bas. — C'est ça , c'est ça.

LÉON.

« On ne savait ni ce qu'ils étaient , ni ce qu'ils faisaient , ils ne se montraient jamais le jour ; ils ne sortaient que sur la brune , et tout le monde concluait de cette circonstance que le mari était un jaloux. »

GRANTOIS , bas. — Avais-je tort ?

LÉON. — « C'était un homme plus vieux de mauvaise mine que d'âge. »

GRANTOIS , bas. — Les journaux brodent toujours.

LÉON.

« Sa femme , au contraire , si l'on en croit les rapports de la servante d'auberge qui leur portait à manger , était d'une beauté ravissante , la véritable anthithèse de son mari. »

GRANTOIS. — C'est bien mal rédigé !

LÉON.

« Il y a aujourd'hui quinze jours que cette servante allait leur porter le déjeuner. Arrivée près de la porte, elle remarqua une trace de sang qui descendait de l'escalier et se prolongeait jusqu'à la Seine, elle monta, et n'ayant trouvé personne, elle avertit le maire de l'endroit... celui-ci se transporta sur les lieux pour dresser procès verbal... Les meubles, les glaces étaient brisés ; ça et là des touffes de cheveux gris, des taches de sang partout. »

*(Mouvement des dames.)*GRANTOIS, *bas*. — Je frappais comme un sourd.

LÉON.

« Tout annonce une lutte violente et acharnée entre deux ennemis. Les rideaux d'une croisée gisant sur le pavé, avec la tringle et les pitons arrachés, prouvaient que le plus faible voulait appeler du secours. »

GRANTOIS, *bas*. — Je voulais tout briser.

LÉON.

« Mais il a dû succomber enfin, et la ligne sanglante qui s'étend de la chambre au fleuve ne laisse aucun doute sur l'existence d'une victime et d'un assassin. »

LES DAMES, *émues*. — Ah ! ah !

LÉON.

« Heureusement pour la vindicte publique, le trouble inséparable du crime n'a pas permis à son auteur de prendre toutes les mesures pour qu'il ne pût lui être imputé. On a trouvé sous une table un billet sans signature qui révèle les projets de coupable sur la femme et sur le mari : Oui, cher ange, je crois tout ce que tu me dis de ton mari, et, sans l'avoir vu, je le déteste. Courage ! demain, à minuit, je te débarasserai à tout prix de ce vieux Triton. »

*(Les dames rient.)*GRANTOIS, *à demi-voix*.

Ces sortes d'événemens font toujours rire les femmes.

LÉON.

« On a trouvé de plus une carte de visite, portant un nom et une adresse qu'on s'abstient de rendre publics,

« quant à présent, et hier, à quatre lieues de Saint-Jean, « on a retiré de l'eau le cadavre d'un homme totalement « défiguré. Les habitans du village, et particulièrement « la servante l'auberge, ont cru reconnaître le malheu- « reux Duclos. »

GRANTOIS, *bas.*

Tant mieux qu'ils m'aient reconnu !

LÉON.

« Celle-ci, de plus, a déclaré que durant une courte « maladie du sieur Duclos, elle avait plusieurs fois, sur « le soir, vu sa femme, derrière la maison, causant « avec un homme dont elle n'avait pu distinguer les « traits. La police a mis tous ses agens en campagne ; « on est sur la trace de l'assassin, il n'échappera pas à « la justice. »

(Il se lève et laisse le journal sur le fauteuil.)

GRANTOIS.

Ce serait une arrestation admirable !

(Brouhaha des dames.)

CHAMPENAU, à Venpré.

Et toi, marquis, un homme de bon sens, tu permets chez toi de pareilles lectures !. *(Aux dames.)* Et ces dames, toutes belles, toutes pleines de grâces et d'esprit, iront encore assister aux débats de cette horrible affaire... Tenez, mesdames, je le dis franchement, sans préjudice de l'estime et de l'amitié que vous méritez, si j'avais assez d'esprit pour être journaliste, je désignerais nommément dans mon journal toutes les dames que je verrais aux cours d'assises. Je serais sans pitié, et je déclarerais au nom de tous les hommes, que celles mêmes qu'on trouve les plus jolies au spectacle, ou au bal, perdent, au palais de justice ces attraits délicats qui distinguent leur sexe, pour y contracter, bon gré mal gré, une sorte d'allure masculine qui les rapproche de nous, ce qui n'est pas à leur avantage.

DIANE.

Pardon, monsieur de Champenau, vous prêchez fort bien, mais voici monsieur qui se présente pour acheter la maison.

LÉON, à Venpré.

Je désirerais d'abord savoir le prix.

VENPRÉ.

Soixante mille francs ; vous pouvez la parcourir, l'examiner, et nous nous reverrons, monsieur, si cela vous convient... Mille pardons, ces dames attendent... Séraphine, vous conduirez monsieur dans toute la maison.

DIANE.

Sortons par le jardin pour arriver plus tôt.

CHAMPENAU, bas à Venpré.

Si la justice pouvait envoyer de temps en temps quelques-uns de ces messieurs dans un de nos ports de mer, ils y regarderaient à deux fois avant de...

(*Tout le monde sort par la porte latérale de gauche.*)

SCÈNE XII.

LÉON, SÉRAPHINE, puis CLARA.

SÉRAPHINE. — Monsieur je suis à vos ordres.

LÉON, embarrassé, agité et regardant la chambre de Clara.

Ah ! c'est bien, mademoiselle, nous pouvons commencer par cet appartement.

SÉRAPHINE, désignant la gauche.

Ici, un couloir qui conduit au jardin.

(*Elle ouvre les portes successivement ; Léon, sans quitter la scène, regarde dans l'intérieur.*)

LÉON, à part. — Il faut pourtant que je lui parle, comment la faire sortir ?

SÉRAPHINE, ouvrant une porte à droite. — Un cabinet de toilette qui communique avec cette chambre.

Elle désigne la porte au-dessus, par où Clara est entrée.)

LÉON. — Ah ! oui, je vois.

SÉRAPHINE.

Pardon, monsieur, je vais demander à la sœur de madame la permission... (*Ouvrant la porte sans quitter la scène.*) Mille excuses, madame, ce monsieur qui visite la maison désirerait voir...

LÉON, à part. — Que va-t-elle répondre ?

SÉRAPHINE, Entrez, monsieur.

(Léon entre avec Séraphine, Clara sort par le cabinet.)

CLARA. — En vil-on d'aussi obstiné ? (Regardant dans le cabinet.) Ah ! mon Dieu.

(Elle entre dans sa chambre ; Léon sort du cabinet.)

SÉRAPHINE.

Maintenant, monsieur veut-il voir le second ?

LÉON. — Pardon... je veux revoir..

(Il entre dans le cabinet.)

CLARA, ressortant de la chambre avec un dépit comique.

Echappez à un homme comme celui-là, si vous pouvez !

LÉON, sortant de la chambre avant que Séraphine paraisse.

Oh ! restez, je vous en supplie.

CLARA, à Séraphine qui paraît. — Maintenant, conduisez monsieur aux appartemens du second.

LÉON.

Non plus tard... maintenant je verrai volontiers les caves (À Séraphine.) Allez chercher les clefs, je vous prie.

SÉRAPHINE, sortant. — C'est un original.

SCÈNE XIII.

CLARA, LÉON.

LÉON, à Clara qui veut sortir. — Oh ! de grâce !

CLARA. — Monsieur, ceci est d'une témérité...

LÉON.

Oh ! oui, madame, je le sens. J'ai connu trop tard ma folie ; mais il n'est jamais trop tard pour réparer une faute, c'est pour cela que je suis venu.

CLARA. — La réparer en y mettant le comble !

LÉON. Voilà quinze jours que je vous cherche, madame.

CLARA. — Mais c'est abominable, monsieur !

LÉON.

Je viens de l'hôtel de M. de Venpré. On m'a dit qu'il

habitait Saint-Mandé. J'ai espéré... je suis venu... je le devais... le remords...

CLARA.

Sortez, monsieur, sortez, je vous en supplie.

LÉON, avec prière et sollicitation.

Non, madame, non; je ne peux sortir avant que vous m'ayez entendu... il y va de mes jours!

CLARA, avec dépit.

Eh bien !.. au fait oui, monsieur, je resterai, je vous écouterai, je vous répondrai; car enfin les choses ne peuvent pas durer comme cela.

LÉON.

C'est vrai, madame; il faut que je sache enfin à quoi m'en tenir; il faut que je sache si je dois mourir ou vivre.

CLARA. — Vous devez vivre, monsieur, mais plus raisonnablement que vous ne faites.

LÉON. — Plus raisonnablement, madame? et le puis-je, lorsque j'ai perdu ma raison.

CLARA. — Vous la retrouverez, si vous voulez.

LÉON. — Oh! pour cela, madame, il faudrait vous oublier.

CLARA. — Eh bien! oubliez-moi; mettez-y un peu de bonne volonté.

LÉON.

J'y en ai mis, madame! j'ai cherché à me distraire de cet amour par les plaisirs, par la culture des arts qui dit-on, consolent de tout... j'ai voulu reprendre les pinceaux, continuer un tableau commencé..... rien ne m'a réussi; j'ai fait tout ce que j'ai pu.

CLARA, avec ironie. — Oui sans doute, en ne passant pas un seul jour sans me suivre ou sans me chercher.

LÉON.

Eh! madame, qu'aurais-je fait du jour, de l'heure, du moment où j'étais occupé de vous, à qui je pense sans cesse? qu'aurais-je fait de cette idée fixe, de cette constante émotion qui m'agite le cœur... de votre image qui me poursuit partout?

CLARA.

Vous le rendez bien , Dieu merci , à l'original !

LÉON.

Si j'avais voulu combattre ce violent amour , il m'aurait tué , madame... En lui laissant la liberté , il me semblait que je lui laissais un peu d'espérance , et voilà ce qui vous explique mes poursuites , mes assiduités , mes importunités... Eh ! vous ne savez pas tout , madame ! une nuit j'ai osé... mais non , vous ne le saurez pas.

CLARA. — C'est bien assez de ce que je connais.

SÉRAPHINE , *apportant clefs et flambeau.*

Voici les clefs des caves.

LÉON.

C'est très bien !.. mais plus tard... Je demande à madame quelque renseignemens... je vous avertirai.

SÉRAPHINE , *éteignant le flambeau.*

Bien , monsieur.

(Elle sort.)

CLARA.

Si votre cœur , monsieur , est dans l'état que vous dites , c'est un malheur qui de ma part mérite quelques ménagemens.

LÉON , *charmé.* — Ah ! madame.

CLARA.

Oh , n'allez pas vous exalter pour un mot. Voici toute ma pensée : Je veux dire , monsieur , qu'il n'y a pour une femme qu'une manière de congédier un étourdi qui me feint un amour qu'il n'éprouve pas.

LÉON — Vous me chassez , madame ?

CLARA.

Pour vous , monsieur , qui me paraissez un importun de bonne fois , je dois m'y prendre d'autre façon.

LÉON. — Mais toujours pour me congédier ?

CLARA.

Pour vous prier , monsieur , de borner à celle d'aujourd'hui vos indiscrettes démarches... surtout , monsieur , gardez-vous de m'écrire encore.

LÉON. — Mais , madame...

CLARA.

Une lettre, monsieur, quelque délicatement qu'elle soit tournée est toujours l'expression d'une espérance ; et lorsqu'une espérance n'est point fondée, vous savez comment cela s'appelle ?

LÉON. — Oh ! je croyais, madame, que le respect le plus passionné...

CLARA. — Le respect, monsieur, est ordinairement beaucoup plus calme.

LÉON, *animé*.

Plus calme ? Oui, madame, lorsqu'il est un hommage de la froide raison... mais lorsqu'il a pour objet une femme qui réunit en elle toutes les qualités qui séduisent les yeux, l'esprit et le cœur ; quand son regard est si doux, sa voix si touchante, sa grâce incomparable, eh ! alors, madame le respect devient de l'amour, de la passion, du délire !... c'est celui-là que vous inspirez !

CLARA, *à part*.

Il n'y a pas moyen de se fâcher (*Haut.*) monsieur, je crois que vous seriez mieux d'aller visiter les...

LÉON. — Pourquoi faire, madame ? est-ce que je veux acheter la maison ? est-ce que je suis venu pour cela ?

CLARA, *étourdiment*. — Tenez, monsieur Léon...

LÉON, *très vivement*. — Léon, avez-vous dit ? oh ! vous avez eu la bonté de lire mes lettres ?

CLARA, *se pinçant la lèvre*.

J'ai ouvert la dernière, monsieur... et ne vous flattez pas, car c'est le comble du dépit et de la colère qui a pu seul m'y déterminer. J'ai enfin voulu connaître votre nom, car c'est là tout ce que j'en ai lu, pour connaître celui de votre père, et savoir à qui faire porter mes plaintes contre un étourdi.

(Elle sourit à part.)

LÉON. — Quoi ! vous vouliez...

CLARA.

J'ai trouvé Léon tout court... et c'est encore du respect à votre manière, de penser qu'il suffit de quatre

pages de folies, terminées par un nom de baptême, pour séduire l'objet de son respectueux amour.

LÉON, *embarrassé*.

Oui, c'est vrai, madame, je n'avais signé que Léon... Je n'avais pas réfléchi... cela se fait partout... Ah! j'ai eu tort sans doute, mais mon nom, le nom de ma famille, je m'en vais vous le dire.

CLARA, *vivement*. — Inutile maintenant, monsieur, puisque je peux directement vous prier...

LÉON, *rapidement*.

Je me nomme Léon de Montigny; je suis le fils d'un colon d'Amérique; il y a trois ans j'ai perdu tous mes parens; je suis orphelin.

CLARA, *à part*. — Pauvre jeune homme!

LÉON.

J'ai quarante mille livres de rentes; j'ai réalisé mes plantations... J'aurais pu être plus riche encore; je n'avais qu'à vendre mes nègres. Ils étaient esclaves de par la loi; mais je me suis souvenu que ce sont des hommes, et de par Dieu et ma conscience, je leur ai rendu la liberté.

CLARA, *à part*. — Noble cœur!

LÉON.

Il en est même quelques-uns qui sont venus en France, à Paris, qui sont heureux de leur travail, et qui me disent, quand ils me rencontrent, qu'ils donneraient leur vie pour moi.

CLARA, *à part*.

Bon jeune homme! (*Haut*.) C'est très bien, monsieur, d'avoir rendu la liberté à des esclaves; mais, après cela, il serait bien aussi de ne pas être le persécuteur d'une personne libre, surtout lorsque c'est une femme...

LÉON. — Ah! madame!

CLARA.

Monsieur de Montigny, pour couper court à vos poursuites, c'est le mot, je pourrais vous dire deux choses: d'abord, que je ne saurais jamais aimer un homme aussi léger que vous et ensuite que je suis engagée... je ne vous dirai que la dernière.

LÉON, avec douleur et éclat.

Vous êtes mariée, madame ?

CLARA. — Je vais me marier.

LÉON, un peu soulagé.

Ah !. Mais, lui, l'homme que vous avez choisi, vous aimera-t-il comme je vous aime ?

CLARA.

J'ai lieu de m'étonner, monsieur, qu'après vous avoir dit que je suis à la veille de me marier, vous trouviez en vous assez de... persévérance pour prolonger cet entretien. *(Elle salue.)*

LÉON. — Vous me quittez, vous me laissez le désespoir dans l'âme ?

CLARA, très sérieuse.

Monsieur, je n'ai rien à dissimuler dans ma conduite; mais il est d'honorables susceptibilités que je dois ménager. Si M. de Champenau vous retrouve ici et se doute de la nature de votre visite, je le connais, il est homme à me rendre la parole que je lui ai donnée.

LÉON, heureux.

Quoi ! madame... Oh ! je reste, je reste !

CLARA.

Encore un mot, monsieur : Si vous restez, ce que j'ai dit arrivera ; et si cela arrive, perdue dans l'opinion du monde, déshéritée de l'affection de mon père, privée de l'estime de celui qui lui a rendu les plus grands services, et à qui j'ai donné mon cœur et promis ma main, je vous le dis, monsieur, j'en mourrai ! j'en mourrai !

LÉON, résolu.

Mourir ! oh ! il vaut mieux que ce soit moi, madame. Je sors à l'instant... personne au monde ne connaît mon secret... je l'emporterai avec moi. *(Il fait un pas.)*

CLARA, à part.

Il va se tuer ! *(Haut.)* Ah ! monsieur, monsieur ! ce serait bien à vous de vivre, et d'accepter mon estime et mon amitié.

LÉON, ravi.

Oh ! j'accepte, j'accepte ! madame ! et je tâcherai de

n'en pas être indigne , en ne m'exposant plus à compromettre votre bonheur , je vous en fais le serment.

(*Il sort.*)

CLARA , *seule.*

Eh bien ! il est plus docile que je n'aurais cru... Après tout , je ne peux pas lui en vouloir , à ce pauvre jeune homme... ce n'est pas sa faute s'il m'aime... Enfin, me voilà tranquille... maintenant , au moins , je pourrai sortir sans avoir l'air d'un débiteur... je suis libre !

SCÈNE XIV.

LA GÉNÉRALE , LA VICOMTESSE , VENPRÉ ,
GRANTOIS , DIANE , CLARA , LA BARONNE.

VENPRÉ.

Nous voici de retour... il fait une chaleur !..

CLARA.

Est-ce que vous n'entendez pas ?.. quel est-ce bruit ?..

VENPRÉ , *désignant le fond.*

C'est un rassemblement que nous avons aperçu en entrant dans le jardin devant la porte de l'avenue , un commissaire , des gardes municipaux... le colonel est allé voir ce que c'est... Dites-moi , ma sœur , ce jeune homme qui s'est présenté pour acheter la maison en paraît-il satisfait ?

CLARA.

Il me paraissait assez content lorsqu'il est sorti !

VENPRÉ. — Il l'a visitée en détail ?

CLARA , *étourdiment.*

Depuis la cave jusqu'au grenier.

SÉRAPHINE , *paraissant brusquement.*

Monsieur veut-il visiter les caves ?

SCÈNE XV.

LA GÉNÉRALE , LA VICOMTESSE , VENPRÉ ,
GRANTOIS , DIANE , DE CHAMPENAU , CLARA ,
LA BARONNE.

DIANE. — Qu'était-ce donc , monsieur le colonel ?

CHAMPENAU. — Une arrestation , et vous ne vous doutez pas de qui ?

DIANE. — Comment ?

CHAMPENAU, à tous. — Du jeune homme qui s'est présenté pour acheter la maison.

CLARA, vivement. — Du jeune homme ?..

DIANE. — Qu'a-t-il donc fait ?

CHAMPENAU.

Il est prévenu d'être le héros de l'horrible événement dont il vous a fait lui-même la lecture.

GRANTOIS, bas à Venpré. — Ah ! c'est celui-là ?

CHAMPENAU. — C'est lui qui aurait assassiné Duclos et enlevé sa femme.

CLARA, à part. — Ciel !

(Elle prend la gazette et la parcourt agitée.)

CHAMPENAU.

Il paraît qu'on l'a vu plusieurs fois dans le village de Saint-Jean, et particulièrement sur le soir, et il en a disparu précisément depuis la nuit du meurtre.

LA GÉNÉRALE, à la vicomtesse.

Et vous avez dansé avec lui, ma chère !

CHAMPENAU.

On a trouvé dans la chambre de Lodoïska une carte de visite portant le nom et l'adresse de Léon de Montigny.

CLARA, à part, défaillante.

Ah ! mon Dieu !

DIANE. — Et que répond-il à tout cela ?..

CHAMPENAU.

Il s'indigne, il s'emporte ; il proteste qu'il ne sait ce qu'on veut lui dire, et cependant, lorsque le commissaire lui a demandé devant moi où il se trouvait dans la nuit de 15 au 16 qui est celle du double crime, ce jeune homme m'a jeté un regard... et il a répondu avec énergie : « Je ne vous le dirai pas ; je ne le dirai à personne. »

CLARA, à part. — Serait-il coupable ?

LA BARONNE. — J'ai remarqué aussi qu'il se troublait, quand il a commencé la lecture.

DIANE. — Il a quelque chose dans le regard.

LA GÉNÉRALE, à Champenau.

Sera-t-il jugé à Paris ?

CHAMPENAU. — Sans doute.

LA VICOMTESSE. — Il sera difficile d'avoir des places.

LA BARONNE. — Nous en aurons par notre cousin le conseiller à la cour royale.

GRANTOIS, *allant au fond.* — Tenez, tenez, on l'emmène! il va passer sous la terrasse.

DIANE. — Ah! courons, courons ma tante! je ne l'ai pas bien regardé. Qui se serait douté...

(Les dames sortent.)

CHAMPENAU, à Clara.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

CLARA. — Moi? rien... ce journal.

CHAMPENAU. — C'est horrible! n'est-ce pas?

CLARA. — Ah! oui, horrible! horrible! *(A part.)*
Et j'étais sur le point... *(Elle rentre chez elle.)*

CHAMPENAU, *sortant, à Venpré.*

Quelle sensibilité! ah! je serai le plus heureux des hommes!

SCÈNE XVI.

GRANTOIS, VENPRÉ.

GRANTOIS, *criant.*

Enfin, on le tient, mon gaillard! quelle figure atroce!.. Il ne m'a pas tué, c'est vrai; mais un passage de son billet: Je te débarrasserai à tout prix de ce vieux... prouve évidemment que c'était son projet, si je me fusse trouvé là à l'heure de l'enlèvement.

VENPRÉ. — Tu dois remercier la Providence d'avoir été absent tandis qu'il l'enlevait ta femme.

GRANTOIS. — Après cela, s'il ne m'a pas tué, ce n'est pas faute de m'avoir battu.

VENPRÉ. — Ah! tu ne m'avais pas dit!..

GRANTOIS.

Quand je me fus lavé les mains dans la Seine, tu sais? je courus à toutes jambes dans la direction d'un cabriolet que j'entendais s'éloigner sur la grande route: une côte rapide ralentissant sa course me permit de l'atteindre... Je ne pus voir que ma femme, à la lueur de la lanterne... Je m'attachai au brancard pour arrêter

le ravisseur... malheureusement, il avait un fouet!.. j'en ai reçu, j'en ai reçu! ah! mon ami, jamais mari n'a été battu de cette façon par l'amant de sa femme.

VENPRÉ. — Tu fus obligé de lâcher prise ?

GRANTOIS, *au comble de la colère.*

Et j'aurais compassion d'un homme qui m'enlève ma femme et me traite aussi brutalement ! je contribuerais par faiblesse d'âme, en le faisant relâcher tout de suite, au désordre des ménages... Non, de par tous les diables ! je veux au moins lui faire peur, le laisser quelques mois en prison. Nous en tenons un ! celui-ci paiera pour les autres : pour celui qui m'a blessé, il y a quinze ans ; pour le sergent-major de l'armée de la Foi... même pour le séducteur de ta première femme... Je veux que mon malheur profite à la société ; je veux contribuer pour ma part à détruire la race de ces hommes à bonnes fortunes... Ce sera toujours un de moins dans la circulation !

(Ils sortent très animés et comme triomphants.)

ACTE DEUXIÈME.

Petit salon, à Paris, chez Venpré ; porte au fond, à travers laquelle on voit un lustre dans la pièce contiguë ; porte latérale à gauche, conduisant chez Clara ; porte latérale à droite, conduisant dans un couloir, premier plan. Une fenêtre du même côté, deuxième plan. Table avec quelques livres, à droite ; psyché entre la porte latérale de gauche et la porte du fond ; à la gauche de cette dernière porte, un grand baromètre, à la droite, un grand cadran, qui marque successivement les heures annoncées dans l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE, GERMAIN.

(Germain arrive un papier à la main ; Séraphine est assise, et pleure, le coude appuyé sur la table.)

GERMAIN, *de la porte latérale de droite.*

Tiens ! mademoiselle Séraphine ! Qu'est-ce que vous faites-là ?

SÉRAPHINE, *essuyant ses yeux.*

J'attends M^{me} la baronne pour lui donner cette lettre de la part de M. le curé Dubreuil.

GERMAIN.

Quelque demande de secours, la prière d'aller visiter quelques malades. M^{me} la baronne est si charitable, si pieuse ! Mais qu'avez-vous donc ? est-ce qu'on pleure en carnaval ?

SÉRAPHINE, *se remettant à pleurer.*

Je suis bien malheureuse ! M^{me} la marquise ne veut pas que je l'accompagne, ce soir, à la cour d'assises : la séance la plus intéressante, la dernière, celle où l'arrêt doit être prononcé.

GERMAIN, *articulant bien cette réplique.*

Ah ! oui, dans l'affaire de M. Montigny, qu'on arrêta, il y a six mois, à Saint-Mandé ?

SÉRAPHINE.

Madame veut que je reste ici pour les préparatifs du bal déguisé qu'on donne ce soir.

GERMAIN.

Déguisé ! mieux que cela : masqué ! Je vais donner au concierge la liste des invités ; ils se feront reconnaître en passant devant la loge ; et puis, ils paraîtront masqués dans les salons pour intriguer les dames. On recevra les masques à dix heures, et le bal commencera à minuit ; et ce sera bien amusant !

SÉRAPHINE, *dédaigneuse.*

Oh ! oui, bien amusant... Un bal, des masques, on en voit partout, c'est si commun ! mais un procès comme celui-là : une femme enlevée, son mari assassiné !.. peut-être de deux ans on n'en verra pas de pareil... quel malheur !.. Encore, si je n'avais pas assisté aux premières séances... mais, depuis dix jours nous n'en sortons pas ; nos places sont retenues comme au théâtre... Oh ! mais j'irai, je veux y aller ! je ne suis pas une esclave, après tout !

(*Elle se lève.*)

GERMAIN.

Et si M^{me} la marquise elle-même n'y allait pas ?

SÉRAPHINE. — Madame ? il faudrait qu'elle fût bien malade ; et encore...

GERMAIN.

C'est qu'en sortant de table , il n'y a qu'un instant , lorsque je suis entré chez M. le marquis , pour prendre ce papier , je crois qu'il engageait madame à ne pas y aller. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE II.

LA BARONNE, SÉRAPHINE.

(La baronne entre en regardant à sa montre.)

LA BARONNE, à part.

Six heures... son avocat ne doit répliquer qu'à sept heures... nous avons le temps. *(A Séraphine.)* Ces dames sont-elles arrivées ?

SÉRAPHINE. — Pas encore, madame. Voici une lettre que M. l'abbé Dubreuil...

LA BARONNE.

Bon vieillard ! saint homme !.. il me demande encore de l'argent... Lis-moi cela, ma fille, j'ai oublié...

SÉRAPHINE, lisant.

« Madame la baronne, je viens encore solliciter vos secours pour ces pauvres honteux qui vous bénissent. « Depuis dix jours, je n'ai pas eu le bonheur de vous voir au chevet de ce lit de souffrance. Vous le savez cependant, si les dons de votre charité contribuent à soulager leurs maux physiques, votre présence plus charitable les honore et les console... Je compte sur vous, ce soir, à huit heures... La maladie a fait de grands progrès... J'ai promis que vous seriez là avec moi... Le désespoir vous attend pour se changer en espérance. »

LA BARONNE.

Infortunés !.. Oh ! oui, M. Dubreuil a raison de compter sur moi... Je n'irai pas ce soir, c'est impossible ; mais je doublerai la somme que je leur destinais. *(Elle donne une bourse.)* Tiens, Séraphine, tu la leur porteras.

SÉRAPHINE, contrariée.

Ah ! mon Dieu ! moi, madame ?

4

LA BARONNE.

Tu diras à M. Dubreuil que demain... (*A part.*) C'est aujourd'hui la dernière séance. (*Haut.*) Que demain je serai à son noble rendez-vous.

SÉRAPHINE.

C'est bien loin d'ici, madame !

LA BARONNE.

Tu prendras une voiture, tu m'excuseras de ton mieux auprès de ce digne homme, auprès des malades ; tu les consoleras de ma part ; cela revient au même ; et , ce soir , tu me rendras compte de tout... tu resteras longtemps près d'eux , très long-temps.

SÉRAPHINE, *charmée.*

Très long-temps ? Oui, madame ; quel bonheur.

(*Elle sort en courant.*)

LA BARONNE. — J'ai toujours reconnu des sentimens charitables dans cette bonne fille.

SCÈNE III.

LA BARONNE, VENPRÉ, puis DIANE.

VENPRÉ, *sans voir la baronne, venant de la porte latérale de droite.*

Grantois a raison, Champenau a raison ; je suis trop faible , ce spectacle est immoral... je tiendrai bon ce soir... Ah ! madame la baronne...

LA BARONNE. — Vous avez l'air bien ému ?

VENPRÉ.

Ma femme ! votre nièce... secondez-moi , je vous en prie...

(*Diane paraît par la même porte.*)

LA BARONNE.

Toi aussi, ma nièce, tu as l'air bien agitée ?

DIANE.

Agitée ? oui , je le suis , je l'avoue... lui , si bon , si raisonnable , si confiant !.. le croiriez-vous , ma tante ? Il ne veut pas , ce soir , que j'aille au palais de justice !.. Il m'a dit : Je ne veux pas !

LA BARONNE. — Oh !

VENPRÉ. — Je ne crois pas avoir dit.

DIANE.

Vous ne m'avez pas dit : Je ne veux pas ?

VENPRÉ.

Vous vous trompez... du moins, je ne l'ai pas entendu... je vous ai priée... j'ai voulu vous faire sentir la nécessité de ne pas sortir, le soir où vous donnez un bal.

DIANE.

Mais, monsieur, il n'est que six heures, les invitations ne sont que pour minuit... nous serons de retour à onze heures.

LA BARONNE.

Au plus tard. On délibère vite, les jours gras.

DIANE.

Mais, monsieur, pourquoi m'avez-vous permis de suivre les débats jusqu'à présent ! et aujourd'hui...

VENPRÉ.

Je vous ai permis ! vous les avez suivis malgré ma prière ; car je vous ai priée toujours.

DIANE. — Mais enfin, toujours vous avez fini par céder, et ce soir...

VENPRÉ.

Et puis, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Je suis de l'avis du colonel ; c'est un spectacle immoral.

DIANE. — Immoral !

LA BARONNE.

Immoral !.. un endroit où je vais moi-même ?.. où l'on n'entend parler que d'ordre, de paix, de morale... Immoral ! monsieur le marquis, ne vous en déplaît, je regarde un procureur du roi comme un prédicateur.

VENPRÉ. — Comme un prédicateur ?

LA BARONNE.

Et ce qu'il dit, comme un très beau sermon.

DIANE, *dépitée.*

Du reste ma tante, qu'il n'en soit plus question, je n'irai pas ! *(Elle s'assied près de la table.)*

VENPRÉ. — A la bonne heure, je vous remercie !

DIANE.

Mais vous pouvez, monsieur, contremander votre bal,

je n'y paraîtrai pas... je serai malade... je sens que je le suis déjà.

LA BARONNE, *passant entre Venpré et Diane.*
C'est une tyrannie.

VENPRÉ. — Et c'est ainsi que vous me secondez ?

LA BARONNE. — Vous voulez la faire mourir !

DIANE. — Je n'irai pas.

VENPRÉ, *alarmé de l'état de Diane.*

Allons, allons, calmez-vous.

LA BARONNE. — C'est une cruauté !

VENPRÉ, *à Diane.*

Que ce soit au moins la dernière fois. Vous irez.

DIANE. — Je n'irai pas !

VENPRÉ. — Vous irez.

DIANE. — Non !

VENPRÉ. — Je le veux !

DIANE. — Je n'irai pas !

LA BARONNE.

Ah ! ma chère, ma chère, tu as tort, tu passes les bornes : tu dois obéissance à ton mari. (*A Venpré.*) Vous voyez si je vous seconde... elle ira.

VENPRÉ, *voyant arriver la vicomtesse.*

La vicomtesse ! voici un surcroît de renfort pour elles.

SCÈNE IV.

VENPRÉ, LA VICOMTESSE, LA BARONNE,
DIANE.

LA VICOMTESSE, *du fond.*

Ah ! je vous trouve, quel bonheur ! je croyais arriver trop tard... C'est mon mari qui désirait me retenir.

LA BARONNE. — Ils s'étaient donné le mot.

LA VICOMTESSE.

Le croiriez-vous ? ma petite fille dort bien, mange bien ; elle se porte à merveille... seulement, elle est un peu languissante... Ma sœur, pour l'égayer, a voulu donner, chez moi, un bal d'enfants qu'elle s'est chargée de diriger... elle aime tant ma fille !.. mon mari voulait que je restasse à ce bal. J'ai eu beau lui dire

que j'étais engagée, qu'il le savait bien... Ne pouvant rien gagner sur moi... c'est inimaginable!... il m'a appelée mauvaise mère!

DIANE ET LA BARONNE. — Ah!

(*Venpré hausse les épaules.*)

LA VICOMTESSE, *pleurant.*

Mauvaise mère, moi!.. J'ai embrassé mon enfant avec transport... et je suis venue avec mon frère chercher, près de vous, des consolations... (*Gaiment.*) Par-
tons nous?

DIANE. — Nous n'attendons plus que la générale.

LA VICOMTESSE.

Inutile, elle ne viendra pas; je suis passée chez elle, je n'ai pu la voir, elle s'habillait; mais le général m'a dit qu'elle allait chez son avoué... Un procès d'un demi-million. Ne l'attendons pas.

SCÈNE V.

VENPRÉ, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE,
LA BARONNE, DIANE.

LA GÉNÉRALE, *entrant rapidement du fond.*

Vous m'avez attendue? c'est très bien!

LA VICOMTESSE, *étonné.* — Le général m'avait dit que vous ne viendriez pas.

LA GÉNÉRALE.

Les anciens généraux ne savent ce qu'ils disent: en ce moment, le mien ne rêve qu'affaires, que procès... Il voulait m'envoyer chez l'avoué, sous prétexte qu'il ne peut pas y aller lui-même à cause de sa goutte... je l'ai laissé avec son médecin... Est-ce que j'entends rien aux avoués, moi?.. Des affaires qui pressent! des procès, des procès!.. plus tard, je ne dis pas, quand celui qui nous occupe sera terminé, quand j'aurai le temps... mais aujourd'hui, les derniers jours du carnaval, les affaires après les plaisirs! Partons-nous pour la cour d'assises?

DIANE, *à une femme après avoir sonné.*

Nos manteaux, et dites à Germain d'atteler!

SCÈNE VI.

VENPRÉ, LA VICOMTESSE, LA GÉNÉRALE,
CHAMPENAU, LA BARONNE, DIANE.

VENPRÉ, *à part.*

Ah ! bon, voici un auxiliaire qui m'arrive.

(Il aborde le colonel et lui parle.)

LA VICOMTESSE. — Il faut nous hâter, on pourrait prendre nos places.

LA BARONNE. — Elles sont retenues.

LA GÉNÉRALE. — Oui, mais le peuple est si mal élevé.

DIANE. — Hier, on en a vendu une cent francs à la femme d'un ambassadeur.

LA GÉNÉRALE. — Ça les vaut.

CHAMPENAU, *s'avançant à l'improviste.*

Certainement, le double d'une première de face à la Comédie-Française, pour voir jouer Molière.

DIANE. — Ah ! monsieur le colonel, êtes-vous des nôtres ? ce serait bien aimable !..

VENPRÉ, *bas à Champenau.* — Moquez-vous un peu d'elles. *(Il prend sa place.)*

CHAMPENAU.

Je viens prendre votre sœur pour la conduire au concert. Elle a besoin de distractions, depuis six mois elle n'est plus la même. Quant à la cour d'assises, je n'y paraîtrai jamais, que contraint par la force armée. *(Ici des femmes de chambre portent des manteaux ; les dames s'ajustent.)*

LA GÉNÉRALE. — Mais c'est le rendez-vous du beau monde.

CHAMPENAU. — A l'exception de vous, mesdames, moi je trouve fort laid le beau monde qui se rend là.

DIANE. — Le colonel est en verve.

LA BARONNE.

Et que dirait-il donc, s'il savait que, dans deux mois, lorsque nous serons de retour de notre voyage, à Berlin, mon frère, le capitaine de vaisseau, doit nous conduire à Toulon, nous faire visiter le bagne ?

LA GÉNÉRALE, *moqueuse*.

Que diriez-vous, colonel, si vous saviez cela.

CHAMPENAU, *gracieusement railleur*.

Je dirais, madame la générale, que vous avez vu condamner tant de coupables, que vous serez là en pays de connaissance. (*Rire des dames.*) Oui, oui, riez, mesdames, et puis étonnez-vous que le peuple, imitant l'exemple des hautes classes, s'empresse avidement à ces tristes spectacles, y endurecisse son ame, et y contracte des mœurs inquiètes et farouches, des habitudes hasardeuses qu'il applique ensuite à la politique, et qui compromettent le repos et arrêtent le progrès des sociétés.

DIANE. — Mesdames, nous arriverons trop tard, si vous voulez écouter jusqu'au bout la satire du colonel.

CHAMPENAU. — Je m'arrête, madame la marquise, et vous offre la main jusqu'à votre voiture.

DIANE. — Au bal, j'espère vous serez plus galant ?

CHAMPENAU. — C'est qu'un bal est la réunion des plus aimables femmes, et qu'on s'attend à vous trouver là.

LA GÉNÉRALE, *enflée*. — Merci, colonel.

DIANE. — Marquis, venez-vous avec nous ?

VENPRÉ.

J'attends mon ami Grantois ; il est malade, il est triste... il a besoin de consolations... nous allons faire une partie d'échecs.

GERMAIN, *paraissant du fond*.

Les chevaux sont attelés.

CHAMPENAU, *offrant la main à deux dames*.

Eh vite ! Eh ! vite, mesdames, que je vous traduise en cour d'assises.

(*Venpré offre sa main à deux autres dames, et les conduit jusqu'à la porte du fond.*)

SCÈNE VII.

VENPRÉ, GRANTOIS.

(*Grantois sort par la porte de droite, et entre d'un air sombre et abattu; il lit la Gazette des Tribunaux.*)

VENPRÉ. — Ah ! te voilà ? tu es prêt ?

GRANTOIS. — Oui, mon ami.

VENPRÉ. — Eh ! mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

GRANTOIS. — Ce que j'ai ? des remords !

VENPRÉ.

Je te l'avais prédit ; mais je n'ai pas insisté davantage, lorsque tu m'as promis de te montrer, dans le cas d'une condamnation. D'ailleurs, si tu ne le faisais pas, moi-même...

GRANTOIS.

J'espère toujours qu'il ne sera condamné qu'à la réclusion, et alors, je lui en laisserais faire deux ou trois ans... il mérite bien cela pour ce qu'il m'a enlevé, et ce que j'en ai reçu. L'indigne !.. Et son avocat qui s'amuse à mes dépens, qui trouble la cendre des morts !.. et puis qui parle avec enthousiasme de la noble générosité de son client...

VENPRÉ.

On dit qu'il a rendu la liberté à ses esclaves.

GRANTOIS.

Conçoit-on la nature humaine ! Voilà un jeune homme qui fait un acte admirable de désintéressement, qui émancipe des noirs... puis les blancs, ses pareils, quand ils sont mariés (*il se désigne*) il les traite comme des nègres.

VENPRÉ. — Tous les hommes sont ainsi faits : généreux d'un côté, égoïstes de l'autre.

GRANTOIS, *désignant la Gazette.*

Et puis quel front ! (*Il lit.*) « L'accusé persiste à nier l'enlèvement comme l'assassinat. » (*Il parle.*) L'assassinat, je le conçois. (*Il lit.*) « Il garde aussi le silence le plus obstiné sur le lieu où il se trouvait dans la nuit du crime, et lorsqu'on l'interroge à ce sujet, il dit que pour prouver l'alibi, il lui faudrait compro-

« mettre l'honneur d'une femme, et qu'il aime mieux mourir. » (*Il parle.*) Voilà maintenant qu'il craint de compromettre une femme, et il m'a enlevé la mienne. (*Il jette le journal sur la table.*)

VENPRÉ. — Contradiction, toujours contradiction.

GRANTOIS. — Si, du moins, il voulait avouer où il a laissé Lodoïska.

VENPRÉ.

Ah ! ça ! est-ce que, par hasard, tu la regrettes ?

GRANTOIS, *embarrassé.*

Moi ?.. Dieu !.. mais vois-tu, je voudrais la punir, et son plus grand châtement serait d'être près de moi.

VENPRÉ. — Quoi ! tu aurais le courage...

GRANTOIS, *s'exécutant.*

Eh bien ! mon cher, voilà comme je suis, et je ne m'en vante pas ! Je suis colère et faible tout à la fois ; j'éclate d'abord, je m'emporte... puis une réaction s'opère, je deviens timide, poltron... Ensuite la réaction, de la réaction, et toujours comme cela, je passe d'une température extrême à l'autre. L'arrestation de ce jeune homme me fit d'abord le plus grand plaisir, parce que dans les transports d'une vengeance satisfaite, je ne songeais pas aux conséquences.. Mais aujourd'hui sa position me chagrine, surtout à cause de la mienne ; car enfin, si je ne me montre pas, si je fais toujours le mort et que le jury prononce le oui fatal !.. D'un autre côté, si je parais, si je ressuscite, si je dis : « Me voilà ! » les tribunaux peuvent bien me demander compte de mon silence, de ma mort passée qui a été une longue calomnie... Si enfin on me met en prison et qu'on rende la liberté à l'autre, il ira retrouver ma femme. Et puis, mon ami, je crains, dans cette circonstance, qu'il ne s'élève, d'un bout de la France à l'autre, un rire universel à mon apparition ; car je suis le type d'une espèce particulière, moi. Les grands journaux vont retentir de mon nom, de ma conduite qu'ils appelleront infâme : je cumulerai l'odieux et le ridicule ; les petits journaux, qui ont tant d'esprit, vont s'emparer de moi, me prendre à la gorge, me tailler, me couper, me déchiqueter,

et , durant un grand mois , me jeter en pâture à leurs joyeux abonnés. Ils feront mon portrait moral : ils lithographieront mon portrait physique ; ils m'étaleront chez tous les marchands de nouveautés ; ma caricature sera dispersée dans toute l'Europe ; et désormais , grâce à cette burlesque célébrité , de même qu'on dit d'un homme très brave : C'est un César ; d'un homme très savant : C'est un Cuvier ; on dira d'âge en âge , d'un mari très... malheureux , c'est un Grantois.

VENPRÉ. — Oui , je conviens que ta position...

GRANTOIS. — Elle n'est pas tenable.

VENPRÉ. — Viens , allons faire une partie d'échecs ; cela te distraira , en attendant que tu danses.

GRANTOIS. — Danser , jouer , me distraire ?.. Descendons au jardin : j'étouffe ici.

VENPRÉ. — C'est qu'il fait froid encore.

GRANTOIS , *après agitation , s'arrêtant.*

J'ai envie d'aller me jeter à l'eau , ou de me brûler la cervelle. (Il s'en va.)

VENPRÉ , *le retenant.*

Grantois , mon ami un suicide ?

GRANTOIS , *revenant.*

Ou plutôt je vais à l'instant me dénoncer au procureur du roi ; cela revient au même.

VENPRÉ , *le suivant.*

Au fait , c'est le meilleur moyen d'en finir.

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VIII.

CLARA , *venant de la porte latérale de gauche.*

Quel est ce bruit ?.. Personne !.. Ils sont tous partis , ils sont allés... moi , je n'y vais jamais , et j'y pense chaque jour , chaque heure , chaque instant... Je ne puis me distraire du souvenir de ce malheureux. *(Elle prend la Gazette des Tribunaux.)* Ce journal , sur lequel , il y a six mois , je ne jetais jamais les yeux , je l'attends maintenant tous les matins avec impatience ! je le lis à l'insu de tout le monde ; j'y cherche une espérance...

non , tout l'accuse , il est coupable , il est coupable !.. mais je ne puis croire qu'il eût prémédité le meurtre... surpris , attaqué par le mari , il se sera défendu , il aura eu le malheur... et cette femme cependant , il l'aimait et en même temps... Aimer deux femmes , c'est affreux ! et pourtant cela se voit , ce n'est pas rare... ah ! il l'aura aimée peut-être par dépit , pour se dédommager de mon indifférence , de mon mépris , et c'est moi qui serais cause de ce qui lui arrive... Oh ! ma tête se perd... et le colonel va venir , et il faut que j'aille au concert , il faut que je sois gaie !.. (*Des masques passent au fond extérieurement.*) Il est dix heures , voilà déjà les masques qui arrivent... dans deux heures le bal... un bal , un concert !.. il faut être aimable , le monde le veut ainsi. Il faut mentir ; il faut avoir un visage riant , quand on a la mort dans l'ame... mais je ne peux pas , je ne peux pas !

SCÈNE IX.

CHAMPENAU , CLARA.

CHAMPENAU , *du fond.*

Eh bien ! ma chère Clara ?

CLARA , *à part.* — Le colonel ! (*Haut.*) Ah ! c'est vous , mon ami ?

CHAMPENAU.

Je viens vous renouveler ma proposition de vous conduire au concert. Nous y resterons une heure et nous reviendrons pour le bal. Si cela vous plaît , je m'habille à l'instant , et je suis à vous dans dix minutes.

CLARA , *cherchant à sourire.*

Ah ! oui... le concert... j'avais oublié...

CHAMPENAU.

Tenez , ma chère Clara , permettez-moi de vous parler franchement : autrefois vous ne me donniez pas la peine de deviner vos pensées ; vous me les disiez toutes... depuis six mois vous me cachez un chagrin que je voudrais connaître pour le dissiper ou le partager avec vous... Clara , vous souffrez.

CLARA, *cherchant à sourire.*

Oui, il est vrai, depuis le temps que vous dites, je ne suis pas bien... mais cela passera, ma gaieté reviendra... vous verrez, mon ami.

CHAMPENAU. — Serait-ce l'approche de notre mariage qui vous donnerait du souci ?

CLARA, *vivement.*

Oh ! je vous le jure, ce sera un des beaux jours de ma vie : je serai heureuse, je serai fière d'un époux comme vous.

CHAMPENAU.

C'est très bien ce que vous dites là ; mais vous le dites avec les larmes dans les yeux.

CLARA.

Des larmes ?.. oui, c'est possible, des larmes de joie, lorsque je pense à ce que vous avez fait pour mon père, pour moi.

CHAMPENAU.

Pour vous chère Clara, je renonce, en ce moment, à une ambassade que le ministre me propose, je veux rester à Paris ; je veux quand nous serons unis, que rien ne puisse me détourner des soins, des égards, des plaisirs que je veux vous prodiguer.

CLARA.

Ah ! je suis indigne de tant de bontés.

CHAMPENAU.

Peut-être suis-je importun, ce soir, et n'allez-vous à ce concert que pour moi. Du reste, je cours faire un peu de toilette, et à mon retour nous irons ou nous n'irons pas, comme il vous plaira ; et quoique vous décidiez, je serai toujours très heureux de vous obéir.

SCÈNE X.

GRANTOIS, CHAMPENAU, CLARA.

GRANTOIS, *avant de paraître.*

Venpré ! Venpré ! (*En scène à lui-même sans voir Clara et Champenau.*) Et moi qui allais me dénoncer au procureur du roi ; j'aurais fait une belle sottise ! (*Aper-*

cevant Clara et Champenau.) Ah! pardon... je cherche Venpré... je vous dérange...

CHAMPENAU.

Eh! mon Dieu! qu'avez-vous, monsieur le chevalier? vous paraissez dans une agitation...

GRANTOIS, *vivement agitée.*

Eh bien! je ne m'en cache pas. (*Criant.*) Il faut convenir que les gardes, chargés de veiller sur les criminels, sont aujourd'hui bien philanthropes... L'académie française leur doit le prix de vertu... jamais ils n'ont laissé échapper autant de monde... pour peu que cela dure, leur métier deviendra la plus paternelle des institutions.

(Ici, parmi d'autres masques, un masque passe vivement dans le fond extérieur. Il témoigne qu'il cherche Clara, et disparaît.)

CHAMPENAU. — Que voulez-vous dire.

GRANTOIS, *animé.*

Le bruit court que ce jeune homme qui m'a... qui a tué Duclos, pour enlever m... sa femme, vient de se sauver.

CLARA, *vivement.* — Est-il possible.

CHAMPENAU. — Et comment dit-on que...

GRANTOIS, *toujours très animé.*

Son avocat s'étant trouvé subitement indisposé, la séance qui devait être la dernière, a été levée plus tôt qu'on ne le pensait; il n'était que neuf heures. Le monstre sortait du Palais-de-Justice, escorté par quelques gardes municipaux... Il y avait une foule!.. on ne voyait que des chapeaux ou des bonnets de femmes.

CLARA, *avidement.* — Ensuite, ensuite!

GRANTOIS.

Au moment où on allait le faire monter dans la voiture, des hommes tout noirs, des fous, se sont mis à crier: Vive!. Vous comprenez? Ce cri a fait peur à tout le monde, même aux chevaux.

CLARA, *s'épanouissant.* — Après? après?

GRANTOIS.

Une subite épouvante succédant à la curiosité, les flots

de la multitude se sont heurtés en sens divers. Les gardes... de petits hommes faibles... au lieu d'avoir des colosses !.. Les gardes n'ont pu résister à ce froissement général, ils ont lâché ce misérable, et ils ne rapporteront à la justice que le collet de son habit qui est resté entre leurs mains.

CLARA, riant. — Ah ! ah ! ah !

GRANTOIS. — Cela vous fait rire ?

CLARA. — Qui ? moi ? non, je frémis.

(Grantois court à la fenêtre et écoute; on entend du bruit.)

CHAMPENAU, à Clara.

Ce malheureux, sans doute, a commis un horrible crime ; mais, à vrai de dire, je suis.

CLARA.

Oh ! oui, vous, si bon, si généreux... vous qui méritez... vous devez me trouver bien capricieuse, bien peu digne de... Tenez, mon ami, ce concert...

(Cris au dehors.)

CHAMPENAU, désignant la fenêtre.

Quel est ce bruit ?

GRANTOIS, enchanté.

S'il était vrai ! (Allant à Champenau.) Des masques arrêtés sous la fenêtre disent qu'on a repris mon assas... mon scélérat.

CLARA. — Repris !

GRANTOIS.

Je vais savoir ce qu'il en est. (Ici le masque précédemment signalé découvre un instant son visage. C'est Léon ; il remet son masque aussitôt ; Grantois le rencontre au fond et lui dit :) Savez-vous si on l'a repris. (Le masque fait un signe affirmatif, Grantois lui donne une poignée de main et sort en disant :) Bien ! bien !

(Léon témoigne par les mouvemens de son corps qu'il rit beaucoup, puis il regarde Clara avec des gestes de tendresse et disparaît de nouveau.)

CHAMPENAU. — Tout cela est peut-être un conte... Eh bien ! chère Clara, ce concert, disiez-vous...

CLARA, agitée. — Ah ! oui, ce concert... si vous le voulez absolument...

CHAMPENAU, *souriant*.

On n'a jamais le dernier mot des dames, même de la plus aimable et de la plus sensée... je viendrai prendre vos ordres dans quelques instans. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

LÉON, CLARA, SÉRAPHINE.

CLARA, *seule*.

On l'a repris!.. il est perdu!.. oh! je voudrais être loin d'ici, seule... Je prierais Dieu de m'envoyer un peu de force... mais non... je dois me parer, m'embellir... Non, non, ce serait un trop cruel supplice. *(Elle sonne; Léon entre et se cache derrière la psyché.)* Je n'irai pas! je n'irai pas! *(Séraphine paraît.)*

SÉRAPHINE, *essoufflée, à part*.

J'arrive à temps, quelle foule!

CLARA. — Séraphine.

SÉRAPHINE, *s'ajustant*. — Madame?

CLARA.

Je ne paraîtrai pas au bal, je ne me sens pas bien; je resterai dans ce salon; je tâcherai de lire... Vous direz que je veux être seule, que j'ai besoin de repos. Vous fermerez les portes, et vous veillerez que personne ne pénètre jusqu'ici.

(Séraphine sort et ferme la porte du fond.)

SCÈNE XII.

LÉON, CLARA.

CLARA, *s'asseyant et prenant un livre*.

Lisons!.. lire?.. mais quel livre pourrait me distraire? *(Elle rejette le livre.)* Ah! rentrons plutôt dans mon appartement. *(Entendant du bruit et voyant un masque; léger cri de surprise.)* Ah! quelqu'un!

LÉON, *démasqué*. — Madame...

CLARA, *cri de joie irrésistible*.

Ah! *(Elle retombe sur la chaise; à part avec bonheur.)* C'est lui!

LÉON, *allant à elle.*

Madame, madame, rassurez-vous ! Oh ! voici un moment que je n'osais pas espérer, et qui va me dédommager de six mois de tortures.

CLARA. — Monsieur... Oh ! fuyez... je crains...

LÉON.

Vous aussi, vous me repoussez ; vous aussi, vous me croyez coupable ! Oh ! cette pensée seule faisait tout mon désespoir ! Il faut que je vous prouve mon innocence, et puis, je pars, je suis, consolé par votre estime de la reprobation du monde.

CLARA.

Votre innocence ! oh ! oui, malgré les apparences, j'y ai toujours cru... Mais vous êtes fatigué, vous paraissez souffrir... Mon Dieu ! vous voilà ?.. Comment donc êtes-vous parvenu à vous échapper ?

LÉON.

C'est qu'il y avait, dans cette foule avide de contempler mes traits, des hommes qui ne croyaient pas à mon crime ; qui, d'ailleurs, eussent agi comme ils ont fait lors même qu'ils y auraient cru. Ces hommes, je les avais fait libres, ils m'ont fait libres aussi !

CLARA.

Braves gens !.. Ah que le chevalier de Grantois s'avise maintenant de parler mal devant moi de l'émancipation des nègres !

LÉON.

Puis, la main d'un ami, dont j'ai été trop vite séparé par les flots de la multitude, m'a jeté, dans l'ombre, ce costume et ce masque... Le masque est noir, (*attendri*) la main l'était aussi, j'en suis sûr... J'ai fui, j'ai couru... bientôt j'ai remarqué que j'étais suivi.

CLARA. — Ciel !

LÉON.

Je prends mille détours ; j'arrive devant la porte de cet hôtel : c'est celui de votre sœur, je le reconnais... Une espérance me vient au cœur : vous y êtes peut-être, et sans autre réflexion, voyant des masques dans la

cour, je me glisse à travers la cohue des voitures... Une seule pensée m'occupe ; c'est de vous rencontrer, de vous parler à la faveur de ce déguisement et de ce masque, de vous dire : Je suis innocent, et de vous le prouver.

CLARA.

Oh ! oui, innocent, je le crois ; mais cette preuve de votre innocence, pourquoi ne pas la donner aux juges ?

LÉON.

Ah ! c'est que pour cela, madame, il m'eût fallu compromettre publiquement l'honneur d'une femme.

CLARA. — D'une femme ?

LÉON.

Oui, madame, et j'aimais mieux mourir ; car je savais qu'elle serait morte, elle, si j'eusse prouvé, comme je le puis, que la nuit même où l'enlèvement et l'assassinat dont on m'accuse ont été commis, cette nuit, je l'ai passé dans la maison de cette femme.

CLARA. — D'une femme que vous aimez ?

LÉON. — Je vous ai dit, madame, que je préférerais mourir que de compromettre son honneur.

CLARA.

Mais elle, elle, cette femme, pourquoi n'est-elle pas allée, en pleine audience crier au juges : Cet homme est innocent !.. Il faut qu'elle soit bien lâche cette femme, pour vous laisser flétrir, pour vous laisser mourir !

LÉON.

Oh ! ne l'accusez pas ; car c'est la plus noble, la plus généreuse, comme la plus aimable des femmes !.. Elle ignore tout.

CLARA. — Je ne comprends pas...

LÉON.

Je l'aimais comme un insensé... Elle répondit à mon amour par la haine et par le mépris. Alors désespéré, je résolus de quitter la France, de repasser les mers, de retourner dans mon pays ; mais avant de partir, je voulais, je désirais emporter son image tracée de ma propre main...

CLARA. (*Trouble croissant.*) — Oh !

LÉON.

Mais comment obtenir d'elle une heure, une seule heure avant de la quitter pour toujours ? La lui demander, c'eût été folie. Elle m'aurait refusé, elle m'aurait chassé... Alors, égaré par mon amour... (*A demi-voix.*) C'était à la campagne, à Saint-Jean... Elle avait deux femmes de chambre ; je leur parlai en secret : je sus par elles que, chaque soir, leur maîtresse consacrait deux heures à la lecture, dans son salon, depuis dix heures jusqu'à minuit. Je prodiguai l'or, et d'un cabinet voisin la nuit même où le crime dont on m'accuse fut commis... (*Il lui montre un portrait.*)

CLARA, *poussant un cri.*

Ah !.. Et vous seriez mort plutôt que de révéler une circonstance qui eût compromis l'honneur de cette femme ?

LÉON.

Oui, madame ; car cette femme aime un autre homme, et si cet homme eût appris cela, il eût renoncé à elle, et le monde l'eût approuvé, et cette femme serait morte de douleur.

CLARA, *le regardant toujours avec exaltation.*

Quoi ! si vous n'aviez pu vous échapper... la mort, l'infamie, vous auriez persisté à braver tout cela pour cette femme ?

LÉON. — Tout pour elle !

CLARA, *lui arrachant le masque des mains et le jetant.*

Oh ! mais que faites-vous de ce masque inutile ? Vous pouvez maintenant marcher la tête haute et découverte, car cette femme sait tout ; elle dira partout :

« Cet homme est innocent ! »

LÉON, *vivement.*

Oh ! non, non, madame, elle ne dira pas cela ! Je la supplierai de ne pas le dire ; car la pensée du monde ne s'arrêterait pas à l'aveu de la vérité. Vous le connaissez ce monde ? lâche et cruel, il envenime tout ! sa parole flétrit tout !.. Je fus le plus malheureux, le plus dédaigné des amans : le monde dirait que je fus le plus

heureux , le plus favorisé de tous , et cette femme en mourrait je le sais.

CLARA , *au comble de l'agitation.*

Oh ! mon Dieu ! mais qu'importe ?

LÉON. — Il importe qu'une femme ne perde point sa considération , la vie peut-être , à cause de moi.

CLARA. — Oh ! Léon !.. M. de Montigny...

LÉON. — Je vais fuir , vous quitter... Le vrai coupable , un jour sera connu , et alors...

CLARA.

Non , monsieur , non. Le coupable peut échapper toujours à la justice , et le déshonneur flétrir à jamais l'innocent , atteindre sa famille.

LÉON.

Je n'ai plus de famille , madame , et plus d'amis. Ceux que m'avait fait la fortune , le malheur les a éloignés : je suis seul , seul au monde , et il n'est qu'une chose qui m'attache à la vie , c'est le bonheur de la femme que j'aime sans espérance. (*Très énergiquement.*) Si cette femme , pour me rendre l'honneur , compromet-tait le sien par une démarche directe ou détournée , je le déclare ici , et de manière à la convaincre que ma détermination est bien prise , dès ce moment la vie me serait insupportable , et j'en sortirais sans regret !

CLARA.

Léon ! (*Se reprenant.*) Monsieur. (*Indignée contre elle-même de s'être reprise.*) Monsieur !.. Léon ! mon ami ! mon frère ! je vous déclare à mon tour que si le meilleur des hommes venait à retomber entre les mains d'une justice égarée , si le vrai coupable n'était pas bientôt connu , aucune considération ne saurait m'arrêter : je proclamerais à la face de tous votre innocence , votre générosité.

LÉON.

Raison de plus pour moi , madame , de ne pas me laisser reprendre. La nuit est favorable , les momens sont chers... je vous ai vue , vous ne m'avez pas repoussé comme autrefois... Vous m'avez appelé votre ami , votre frère ! oh ! madame , je suis heureux !

CLARA, épanouie.

Et moi, heureuse ! oh ! bien heureuse aussi de savoir que vos jours ne sont plus en danger.

LÉON.

Adieu, madame... Nous ne nous reverrons plus peut-être : mais je ne vous oublierai jamais.

CLARA.

On vient ici... quelques instans dans ce couloir. (*Léon disparaît par la porte latérale de droite. — Elle va s'asseoir.*) Sauvé ! Il est sauvé ! Mon pauvre cœur avait besoin de cette joie ! Oh ! maintenant j'irai au concert, je paraîtrai au bal. — Et son masque ?

(*Elle ramasse le masque.*)

SCÈNE XIII.

CHAMPENAU, SÉRAPHINE, CLARA.

CHAMPENAU, à Séraphine qui semble lui faire des observations à la porte du fond.

Puisque tu me dis que madame fait une lecture, je puis bien sans trop d'indiscrétion !.. (*Allant à Clara.*) Ah !

SÉRAPHINE.

Au moins madame verra qu'il n'y a pas de ma faute. (*A part.*) Ces militaires ! ça vous prend tout d'assaut ! (*Elle sort.*)

CHAMPENAU.

Pardon, ma chère amie, de ne pas avoir respecté votre consigne ; mais Séraphine m'avait alarmé : j'ai voulu savoir par moi-même... à l'entendre, vous étiez à toute extrémité.

CLARA, souriant à travers son trouble.

Séraphine ne sait ce qu'elle dit.

CHAMPENAU. — En effet, je vous trouve mieux.

CLARA. — Beaucoup mieux.

CHAMPENAU. — Enfin, qu'avez-vous décidé relativement au concert. (*Il va déposer son chapeau.*)

CLARA, jetant le masque dans le couloir où est Léon.
Mon Dieu ! que je vous dois d'excuses pour la façon

maussade dont, tout-à-l'heure, j'ai reçu votre proposition.

CHAMPENAU. — Vous, maussade ? c'est impossible.

CLARA.

Mais à peine avez-vous été parti que j'ai eu des remords, oui, des remords de n'avoir pas su triompher pour vous d'un peu de malaise... oh ! mais soyez tranquille, mon ami : à l'avenir vous n'aurez plus à vous plaindre de moi ; vous me trouverez toujours gaie, heureuse, enjouée ; je ne veux plus être malade, c'est bien décidé... tenez, mon ami, je ne le suis plus, je me porte bien.

CHAMPENAU. — Conclusion, ma chère amie, nous allons au concert.

CLARA. — Certainement : vous savez si j'aime la musique.

CHAMPENAU.

D'ailleurs, nous n'y resterons que le temps que vous voudrez. Pour moi, je ne demande que celui de parler au secrétaire du ministre qui m'y a donné rendez-vous pour savoir si j'accepte ou non l'ambassade qu'on me propose.

CLARA.

Nous y resterons tant que vous voudrez, jusqu'à l'heure du bal de ma sœur... Un concert !... les artistes les plus distingués de la capitale !... peut-on s'ennuyer là !.. je n'ai qu'un regret ; c'est que vous ne soyez pas venu plus tôt ; je vous attendais avec impatience.

CHAMPENAU.

Un embarras de voitures a retardé la mienne ; c'était un désordre !.. des agens de police, à la poursuite de ce malheureux jeune homme qui s'est échappé, arrêtaient tout le monde, avec politesse toutefois... ils venaient de perdre sa piste au détour de cette rue... ils étaient furieux !.. Croiriez-vous qu'il ont fouillé dans toutes les voitures qui se trouvaient là, prétendant qu'il leur avait paru que l'évadé s'était réfugié dans une d'elles... tout Paris est en émoi depuis cette évasion ; le cri sédition, qui semble en avoir été le signal, fait le plus grand tort à

ce malheureux ; on a donné son signalement à toutes les patrouilles , à tous les postes , à tous les commis des barrières.

CLARA , *troublée*. — Ah !

CHAMPENAU.

Ce quartier-ci est cerné !.. Oh ! qu'il se cache bien le pauvre jeune homme ! mais il sera infailliblement repris !

CLARA. — Vous croyez ?

CHAMPENAU. — On examine tout le monde , on démasque toutes les personnes.

CLARA. — Mais c'est arbitraire !

CHAMPENAU. — Laissons cela , ces pensées attristent !..

(*Prise de tabac. Léon sort masqué , Clara l'aperçoit , il va s'en aller.*)

CLARA , *à part*.

Ciel ! s'il sort , il est perdu !.. (*Haut.*) Ah ! vous dites que le quartier est cerné , que si ce malheureux Léon de Montigny sortait de sa retraite , il serait infailliblement arrêté ?

CHAMPENAU.

Infailliblement. (*Léon rentre dans le couloir.*) Mais ne nous occupons plus de cette déplorable affaire. Allons au concert.

CLARA , *à part*.

Le laisser seul ! (*Après avoir jeté un coup-d'œil à la pendule.*) Onze heures ! (*Haut.*) Je voudrais bien y rester jusqu'à minuit , mais un jour comme celui-ci , à peine assez de trois femmes pour recevoir tant de personnes , et veiller à tout... afin d'alléger ma tante et ma sœur , je ne resterai au concert que jusqu'à onze heures.

CHAMPENAU , *regardant la pendule*.

C'est qu'il est onze heures !

CLARA , *regardant la pendule et feignant l'étonnement*.

Onze heures ? déjà ! comme le temps fuit rapidement , mon ami , lorsqu'on s'entretient avec vous.

CHAMPENAU. — Vous renoncez donc ?..

CLARA.

Il le faut bien... j'en suis désolée !.. et moi qui vous retarde , qui vous retiens , ici , lorsque le secrétaire du ministre.

CHAMPENAU , *souriant*.

Décidément , ma chère amie , une des choses les plus difficiles de ce monde , c'est d'aller au concert avec vous.

CLARA. — Oui , oui , raillez-moi , je le mérite ; je suis une étourdie , je ne sais jamais l'heure.

CHAMPENAU.

Il faut donc que je me résigne : je cours dire un mot au secrétaire du ministre , et je reviens... Ne disposez de votre main en faveur de personne , j'entends pour l'ouverture du bal.

CLARA. — Elle est à vous de toutes les façons.

CHAMPENAU , *baisant la main de Clara dit ensuite à part en allant prendre son chapeau.*

Elle était autrefois d'une humeur plus égale... comme les femmes changent ! elles se ressemblent toutes. *(Il sort par le fond.)*

SCÈNE XIV.

CLARA , LÉON.

CLARA.

Ah ! mon Dieu ! vous l'avez entendu ?.. le quartier est cerné ?.. durant la chaleur des premières recherches , il serait imprudent de sortir d'ici.

LÉON , *souriant*.

Vous dirai-je , madame , que je me félicite de ce fâcheux incident qui me retient plus long-temps près de vous ?

CLARA , *le regardant avec une petite moue admirative.*

Ah ! vous en êtes bien capable !.. mais comment vous cacher dans cette maison ? comment pourrai-je moi seule ?..

LÉON. — Votre beau-frère , le marquis de Venpré , est donc impitoyable ?

CLARA.

Vous êtes accusé d'avoir tué un homme et surtout enlevé une femme ! il ne faut pas compter sur sa pitié.

LÉON. — Votre sœur ?

CLARA, *vivement*. — Oui, ma sœur, j'y songeais ; ma tante, la générale, la vicomtesse...

LÉON, *vivement*.

Oui, oui, les femmes sont plus compatissantes...

CLARA.

En leur disant que vous êtes innocent !..

LÉON.

Non, non, non... il faudrait leur expliquer...

CLARA.

Oh ! ce n'est pas cela qui m'empêcherait... mais en y réfléchissant, il vaut mieux peut-être, dans votre intérêt, que vous passiez à leurs yeux pour coupable... ces dames sont si bonnes, si sensibles !.. et puis voici comment leur charité raisonne : s'il faut avoir pitié des malheureux, un crime étant le plus grand des malheurs pour celui qui l'a commis, plus un homme est coupable, plus il doit inspirer d'intérêt et de compassion.

LÉON, *riant*. — Oui, oui, j'entends.

CLARA.

Ces dames vont venir sans doute... (*Désignant le couloir.*) Allez vous enfermer à clef dans la troisième pièce au fond... préparez une histoire qui rende votre crime plus intéressant... L'amour vous égarait... vous aimez comme cela, vous... Allez, allez, et n'ouvrez qu'à des voix de femmes.

LÉON. — Oui, oui, celles-là ne dénoncent pas !

(*Il sort par le couloir.*)CLARA, *seule*.

Pauvre jeune homme ! quelle délicatesse ! quel dévouement ! Ah ! lorsqu'une femme jure de n'aimer personne, c'est qu'elle ne prévoit pas qu'il y ait des cœurs comme celui-là !.. Les voici ! soyons à mon rôle. Feignons le trouble, dissimulons ma joie ; soyons comédienne, il le faut, pour sauver le meilleur des hommes.

SCÈNE XV.

LA VICOMTESSE, LA BARONNE, CLARA, DIANE,
LA GÉNÉRALE.

(*Ces quatre dames viennent du fond.*)

DIANE. — Eh bien ! ma chère, tu n'es pas encore habillé ?.. le bal est commencé.

CLARA. — Je n'ai pas le courage...

LA BARONNE.

Monsieur de Champenau nous avait dit que tu étais tout-à-fait bien, et très disposée à danser.

CLARA.

Ah ! c'est que depuis qu'il est sorti... un événement... j'ai cru que je mourrais de peur.

LA GÉNÉRALE, — Qu'est-ce donc, mon enfant ?

CLARA.

Laissons cela, je veux l'oublier ; parlons d'autre chose.. Il paraît que la séance de ce soir, à la cour d'assises, n'a pas été aussi longue que vous l'espérez !

DIANE. — Un accident : l'avocat du prévenu qui s'est trouvé subitement indisposé.

LA GÉNÉRALE, *admirativement*. — Un garçon qui parle bien (*légèrement*.) mais pas de poitrine !

LA VICOMTESSE. — Du reste, tu ne sais pas, ma chère ? l'accusé s'est échappé.

LA BARONNE. — On dit qu'on l'a repris.

CLARA. — Du tout, du tout.

LA BARONNE. — Je t'assure...

CLARA.

Je vous assure, ma tante, qu'on ne l'a pas repris.

LA BARONNE. — De sorte qu'on ne saura pas s'il est innocent ou coupable.

DIANE. — Oh ! il est coupable, sans contredit.

CLARA, *à part*. — A leur insu, ces bonnes dames ne demanderaient pas mieux.

DIANE.

D'ailleurs, il n'y aurait pas contre lui des preuves accablantes, que sa physionomie seule... une tête admirable ! mais...

LA GÉNÉRALE. — Je suis sûre qu'il a au front le signe proéminent du meurtre.

CLARA.

Puisqu'il a tué, cela ne peut pas être autrement.

LA GÉNÉRALE.

Voyez pourtant quel malheur de manquer sa vocation ? Si cet homme-là eût été militaire en temps de guerre, c'eût été peut-être un héros.

CLARA, *observant*.

Du reste, il ne serait pas impossible qu'il fût repris, si la personne chez laquelle il se sera réfugié a peur d'être compromise.

LA VICOMTESSE. — Oh ! ce serait bien lâche de livrer ainsi un malheureux !

CLARA. — N'est-ce pas ?

DIANE, *réveuse*. — Pauvre jeune homme ! une figure pâle, farouche... distinguée !

LA VICOMTESSE. — Une tête à caractère.

LA BARONNE. — S'il avait eu des principes...

LA GÉNÉRALE.

Je suis sûre qu'il serait mort avec courage...

DIANE, *compatissante*.

Après tout, il n'a pas tué pour voler de l'argent.

CLARA.

Eh bien ! je n'aurais pas osé vous le dire... moi aussi, mesdames, la simple lecture des débats m'a inspiré un vif intérêt pour ce malheureux... et s'il se présentait à moi, en me disant : La justice me poursuit ; tous mes amis m'abandonnent, je n'ai d'espoir qu'en vous, je crois que, bien loin de le repousser, je...

DIANE, *vivement*. — Moi aussi !

LA VICOMTESSE. — Moi aussi !

LA GÉNÉRALE. — Moi aussi !

LA BARONNE. — Moi aussi !

CLARA. — Eh bien ! ce jeune homme est ici !

DIANE. — Léon de Montigny !

CLARA, *désignant le couloir*.

Dans la troisième chambre.

TOUTES, *s'écartant de la porte*. — Ciel !

CLARA , *comédienne.*

Voilà l'événement dont je ne voulais pas vous parler. Poursuivi , défaillant , ce malheureux s'est précipité dans cet hôtel... le hasard l'a fait arriver jusqu'à moi... j'ai eu une peur!.. Je voulais fuir... il m'a rassurée... mon cœur s'est ému de le voir dans cet état... alors il m'a raconté son histoire , l'histoire de son crime... il m'a fait pleurer... l'amour!

TOUTES , *l'une après l'autre.*

L'amour! — l'amour! — l'amour! — l'amour!

LA GÉNÉRALE. — L'amour! mais c'est une circonstance des plus atténuantes!

CLARA.

Il aimait Lodoïska : elle lui avait été promise... c'est la fiancée de son cœur qu'il réclamait... et la nuit de l'enlèvement s'il n'eût pas trouvé Duclos dans la chambre de Lodoïska , il ne l'eût pas tué... il n'était venu là que pour lui enlever sa femme... il n'y avait pas préméditation.

DIANE. — Pauvre infortuné!

CLARA.

Oh! oui , lorsque je vous aurai dit ce qu'il m'a dit... lorsqu'il vous aura raconté lui-même , vous serez ses juges... vous déciderez s'il est digne , non de pardon , il n'en mérite pas... mais de pitié.

DIANE. — Dieu! si mon mari savait... lui qui le trouve si criminel!..

CLARA , *s'avançant près de la porte du fond.*

J'entends la voix du chevalier de Grantois... je ne sais pas ce qu'il a contre cet infortuné ; mais s'il le trouvait ici!..

DIANE. — Mon Dieu que faire ?

CLARA. — Le livrer ou lui donner asile.

LA BARONNE. — Oh! la charité nous ordonne...

CLARA , *écoutant.*

Justement le chevalier de Grantois qui s'emporte ; il est furieux de cette évasion.

LA GÉNÉRALE , *d'un ton d'autorité.*

Il faut le sauver s'il le mérite.

CLARA , un peu au-dessus de la porte du couloir dans lequel elle introduit successivement ces dames.

Venez donc , je vous dirai tout.

DIANE. — Oh ! grand Dieu ! quel événement !

(Elle entre dans le couloir.)

LA GÉNÉRALE. — Nous aurons des autographes !

(Elle entre dans le couloir.)

LA VICOMTESSE. — Terrible chose que l'amour !

(Elle entre dans le couloir.)

LA BARONNE. — A tout pêcheur miséricorde !

(Elle entre dans le couloir.)

CLARA , souriant.

Nous avons l'air de la cour de cassation.

(Elle entre aussi.)

SCÈNE XVI.

GRANTOIS , VENPRÉ , puis CHAMPENAU.

GRANTOIS , entrant du fond avec Venpré.

On ne l'a pas repris ! un si grand scélérat ! C'est une infamie !

VENPRÉ.

Et cependant , sans la nouvelle de son évasion , tu allais te dénoncer au procureur du roi.

GRANTOIS.

Eh bien ! depuis qu'il s'est échappé , j'ai réfléchi... Il ira retrouver Lodoiska ; cette pensée me fait un mal affreux.

VENPRÉ. — C'est l'effet de la réaction.

(Champenu entre et se place entre Grantois et Venpré.)

GRANTOIS. — C'est indigne ! il a corrompu la justice. Monsieur Champenu sera de mon avis.

CHAMPENAU , à Venpré. — Je croyais votre sœur ici. (A Grantois.) De quoi s'agit-il ?

GRANTOIS.

De l'évasion de Léon de Montigny... Je dis qu'il faut qu'on le reprenne... sans cela, il n'y a plus de sûreté pour les ménages.

CHAMPENAU.

Ah ! monsieur , quelle haine vous pousse contre cet

infortuné, et qu'avez-vous à craindre ? (*Souriant.*) Êtes-vous marié ?

GRANTOIS, *hésitant et regardant Venpré.*

Je ne sais pas si je dois me considérer... Oui, monsieur, je suis marié.

CHAMPENAU. — Eh bien ! quel danger pour votre femme que l'évasion de cet homme ?

GRANTOIS. — Quel danger ?

CHAMPENAU. — Il passera la frontière.

GRANTOIS.

Mais hors frontière, il y a des ménages ; et pour être Anglais, Espagnol ou même Russe, un mari n'en est pas moins un être intéressant.

CHAMPENAU. — Vous avez, monsieur, l'esprit de corps. Vous voyez le mariage en noir.

GRANTOIS, *vivement.*

C'est sa couleur... que voulez-vous que deviennent les maris laids, les vieux maris ?

CHAMPENAU, *attentif.* — Ah ! vous croyez qu'un vieux mari ne peut racheter par rien...

GRANTOIS.

J'ai là-dessus une grande expérience. Vieux, je me suis marié à une jeune femme ; j'ai tout fait pour captiver son cœur, tout !

CHAMPENAU. — Eh bien ?

GRANTOIS.

C'est absolument comme si j'avais fait le contraire.

CHAMPENAU. — Ah ?

GRANTOIS.

Il n'y a personne ici de trop : Venpré a été chagriné de même par sa première femme.

VENPRÉ. — Le colonel sait tout.

GRANTOIS, *à Champenau.* — Vous-même, monsieur le colonel, soyez sincère, vous avez été aussi chagriné...

CHAMPENAU. — Halte-là : je suis célibataire.

GRANTOIS, *lui prenant la main.*

Je vous en fais mon compliment ; mais je vous répète qu'il faut des châtimens terribles !..

CHAMPENAU.

Allons, allons, monsieur le chevalier, nous ne devons pas désirer la mort de notre semblable.

GRANTOIS, *échauffé*.

Mais, monsieur le colonel, ces jeunes célibataires ne sont pas nos semblables; ils ne nous ressemblent pas du tout: ils sont beaux, téméraires, égoïstes, élégans, ils plaisent aux femmes... Tenez, monsieur le colonel, vous n'avez jamais su ce que c'est que le mariage; mariez-vous une fois, rien qu'une fois... vous m'en direz des nouvelles, surtout si vous épousez une jeune et jolie femme... vous verrez! vous verrez alors! vous serez d'avis qu'on ne saurait être trop rigoureux à l'égard de ces scélérats dont maintenant vous prenez le parti!

CHAMPENAU, *pensif*. — Ah! vous pensez... cependant il y a de jeunes et jolies femmes...

GRANTOIS.

Sans doute, pleines de bonnes résolutions, ne sachant pas ce qu'elles font lorsqu'elles épousent un vieux mari... puis, petit à petit, à leur insu, sans projet... D'ailleurs, ne nous abusons pas, nous sommes tous les trois dans la catégorie des hommes peu aimables, laids, vieux, grondeurs, ces maris-là, voyez-vous, ne sont pas heureux en ménage; sans compter les beaux, les jeunes, les gentils...

CHAMPENAU, *très fort, avec une sorte de dépit*.
Mais à ce compte-là, monsieur, on ne se marierait jamais.

GRANTOIS, *très fort*.

Jamais! car moi, qui puis dire, en quelque sorte, que je me suis marié toujours...

CHAMPENAU. — Vous avez été marié?..

GRANTOIS. — Trois fois!

CHAMPENAU. — Quand le diable en serait, sur trois, vous avez bien rencontré...

GRANTOIS, *saluant*. — Je vous souhaite bien le bonsoir, je vais boire du punch.

SCÈNE XVII.

LA BARONNE, LA GÉNÉRALE, GRANTOIS,
CHAMPENAU, CLARA, DIANE, LA VICOM-
TESSE, VENPRÉ.

CLARA.

Monsieur le colonel, un instant à ma toilette, et je reviens vous dire : « Voici ma main. » Nous danserons jusqu'au jour. *(Elle parle bas à Diane.)*

LA VICOMTESSE, à Venpré, qui lui présente la main.

Monsieur le marquis, j'accepte la vôtre.

LA GÉNÉRALE, à Grantois.

Monsieur le chevalier, je vous ai promis la mienne.

GRANTOIS, mettant ses gants.

Madame, enchanté. *(Bas à Champenau désignant la générale.)* Tenez, voilà comme il faut que soit une femme pour l'épouser sans inconvénient.

(Il donne la main à la générale.)

CHAMPENAU, souriant à Grantois.

Et comment sont faites celles qu'on doit craindre ?

GRANTOIS, bas, et désignant Clara.

Elles sont aimables et jolies comme celles-là.

(Champenau réfléchit ; on entend de la musique.)

DIANE, à Champenau. — Allons, entendez-vous la musique. *(On sort par le fond.)*

CLARA, seule.

Maintenant le voilà en sûreté dans l'orangerie... dans quelques jours il pourra fuir, quitter la France. Oh ! oui, je l'espère, il y aurait du malheur s'il n'était pas sauvé : il est protégé par cinq femmes !

(Elle entre gaiement chez elle, à gauche.)

ACTE TROISIÈME.

Orangerie. Pavillon à droite et à gauche. Une porte d'entrée à chacun de ces pavillons, une fenêtre à chacun. Ces deux fenêtres sont face au spectateur. La fenêtre du pavillon de gauche est au rez-de-chaussée, celle du pavillon de droite à la hauteur d'un entresol. Deux portes vitrées au fond. Un oranger s'élève, dans sa caisse, tout près du pavillon de droite. Il est placé de façon qu'il masque toute la partie droite de l'orangerie à la personne placée à la fenêtre de ce pavillon. Autres orangers, grenadiers, etc. Fenêtre à hauts vitrages au fond et latéralement, vases à fleurs exotiques, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, *seul.*

(Au lever du rideau, on voit Léon dans l'intérieur du pavillon de gauche, devant la fenêtre ouverte qui laisse voir des meubles. Il tient un verre de champagne d'une main et un biscuit de l'autre.)

Dieu ! l'excellent déjeuner que je viens de faire ! il le faut bien, pour dissiper les ennuis de la solitude, pour m'étourdir, pour avoir le courage de renoncer à la femme que j'aime et dont je suis peut-être aimé...

(Séraphine, qui est entrée aux dernières paroles de Léon, par la porte du fond à gauche, frappe à la porte du pavillon.)

SCÈNE II.

SÉRAPHINE, LÉON.

LÉON. — Qui va là ?

SÉRAPHINE. — N'ayez pas peur, monsieur, c'est moi.

LÉON *sort, tenant d'une main un verre de champagne et de l'autre un biscuit.*

Eh bien ! quelle nouvelle ?

SÉRAPHINE.

Aucune ; je viens faire votre chambre, voilà tout.

LÉON, *tout en trempant son biscuit.*

Et dites-moi, car je n'ai pas encore reçu la visite de ces dames, de ces anges consolateurs, à quel jour est fixé mon départ secret ?..

SÉRAPHINE.

Je ne sais pas... Est-ce que vous vous ennuyez ici...

LÉON. — Du tout.

SÉRAPHINE.

Vous seriez bien difficile !.. depuis que vous avez juré à ces dames que le plus profond repentir... j'espère qu'elles ne vous laissent manquer de rien ; elles vous tiennent compagnie tant qu'elles peuvent. On dirait qu'elles vous font la cour.

LÉON, à part. — C'est, ma foi, vrai !..

SÉRAPHINE, désignant le pavillon.

Vous avez un lit excellent.

LÉON. — Avec les remords qui me tourmentent, si j'avais eu un mauvais lit, je n'aurais pas fermé l'œil.

(Il boit.)

SÉRAPHINE.

Vous êtes nourri à bouche que veux-tu, abreuvé comme un prince ; j'en sais quelque chose, moi qui vais, tous les soirs, dérober les clefs de la cave, sous le traversin du vieux sommelier... il restait douze bouteilles d'un vin de champagne, première qualité, que M. le marquis gardait comme ses yeux... vous avez bu depuis la première jusqu'à la douzième.

LÉON.

Le malheur altère beaucoup, ma chère amie.

SÉRAPHINE, entrant dans le pavillon.

Si M. le marquis savait tout ça !..

LÉON, déposant sur une caisse d'oranger son verre de champagne.

Il est vrai, un héros de vertu ne serait pas mieux traité que moi, ne le serait peut-être pas aussi bien !.. La baronne s'intéresse à moi par charité, la jeune vicomtesse, parce qu'elle déteste les maris en général et le sien en particulier ; la générale, parce que l'amour à ses yeux excuse presque tout ; et la marquise, qui est romanesque, m'aime par singularité... Oh ! je ne voudrais jamais sortir d'ici... chaque jour, j'y vois la femme que j'aime, la seule que j'aie aimée... ah ! oui... mais ce bonheur, lorsque j'y songe a aussi son amertume : bientôt elle va se marier, elle est engagée... décidément, il vaudrait mieux partir.. *(Il appelle.)* Séraphine?..

SÉRAPHINE. — Monsieur ?..

LÉON. — A-t-on porté la gazette d'aujourd'hui ?..

SÉRAPHINE, *sortant du pavillon.*

Ah ! mon Dieu !.. j'avais oublié... je ne sais plus où j'ai la tête.

LÉON. — Ne vas pas la perdre , ce serait grand dommage.

SÉRAPHINE, *à part, après avoir donné la gazette à Léon.*

J'ai toujours remarqué que les plus scélérats sont les plus galans. (*Séraphine rentre dans le pavillon.*)

LÉON, *après avoir jeté un coup-d'œil sur la gazette.*

Ah ! ah ! la police qui me croit dans le midi et qui va diriger ses recherches de ce côté... Oui, va, cours, police; cherche dans le midi, et moi, je bois tranquillement du vin de champagne dans le nord...

SCÈNE III.

SÉRAPHINE, *qui a fini la chambre.* LÉON CLARA, *entrant par la porte du fond à gauche.*

LÉON, *à Clara.* — C'est vous ?..

CLARA, *à Séraphine.* — Séraphine, madame la marquise a des ordres à vous donner.

SÉRAPHINE. — Est-ce qu'on part demain, madame ?

CLARA. — C'est probable. (*Séraphine sort.*)

LÉON. — Demain ?

CLARA. — Je l'espère.

LÉON, *avec reproche.* — Vous l'espérez ?..

CLARA.

Oui, car tant que vous serez en France, je ne serai pas tranquille. L'occasion est favorable, on vous cherche dans le midi, et demain, vous quitterez Paris, pour passer en Allemagne.

LÉON. — Partir ?.. seul ?.. déjà ?..

CLARA.

Non pas seul. Je vous ai fait des compagnons de voyage, et ce n'est pas sans peine. Depuis trois jours je ne m'occupe que de cela.

LÉON. — Expliquez-vous.

CLARA.

D'abord ces dames avaient décidé de vous faire partir seul , en poste ; mais la difficulté de se procurer un passeport , le danger de voyager seul... J'ai fait valoir ces motifs et bien d'autres , et j'ai proposé à ces dames , qui doivent partir pour Berlin , de vous emmener avec elles jusqu'à la frontière.

LÉON. — Eh bien !

CLARA.

Elles ont fait d'abord de grandes difficultés.

LÉON. — Ah !

CLARA.

Ma tante surtout , qui est dévote , avait des scrupules... Voyager avec un meurtrier !.. oh !.. lui faire boire du champagne à la bonne heure !.. A la fin cependant , j'ai gagné ma sœur , et , par elle , les autres , dont toute la répugnance n'était qu'hypocrisie , et il a été décidé , à l'unanimité , que vous partirez demain , avec ces dames , dans la calèche du général , qui est leur seul cavalier.

LÉON. — Le général est donc dans la confidence ?

CLARA. — Du tout , vous passerez pour son secrétaire. Il a chargé sa femme de lui en trouver un.

LÉON. — Ah ça ! mais si le général...

CLARA. — Rassurez-vous : il reçoit sans examen tout ce que lui présente sa femme.

LÉON.

Et si par hasard , il m'a déjà vu ?-S'il sait...

CLARA. — Il est sourd et presque aveugle , et sa femme l'en aime davantage.

LÉON. — Vous êtes sûre que sa vue...

CLARA. — Oui , un coup de feu...

LÉON. — De canon ?

CLARA. — D'artifice , le jour de la fête du roi. Il n'a jamais été blessé que dans des réjouissances publiques.

LÉON. — Je vais donc partir , vous quitter ?

CLARA. — Il le faut.

LÉON. — Sans doute le jour de votre mariage approche, et M. de Champenau...

CLARA. — Voici deux jours que nous ne l'avons vu.

LÉON. — Est-ce qu'il serait malade ?

CLARA.

Non, grâce au ciel ! mais j'ai su qu'en secret, cette place d'ambassadeur d'Espagne qu'il me disait vouloir refuser pour rester à Paris, près de moi, cette place, il la demande ; il veut me causer une surprise peut-être, il veut que je sois ambassadrice.

LÉON.

Vous allez vous marier, et il me faut partir... Oh !

CLARA.

Mon ami, vous m'en avez fait la promesse : vous serez généreux jusqu'au bout. Celui qui a voulu mourir déshonoré pour une femme, qui a respecté cette femme comme on respecte une sœur, cet homme saura partir, la quitter pour toujours, vivre loin d'elle, et trouver le bonheur dans le noble orgueil de ses souvenirs. (*Mouvement de Léon.*) Silence ! Voici ma sœur qui vient vous donner vos dernières instructions. Je n'avais jamais vu Diane si charitable.

SCÈNE IV.

LÉON, CLARA, DIANE, LA GÉNÉRALE.

LA GÉNÉRALE, à Clara.

Ah ! te voilà, chère belle ?

CLARA. — Je disais à Monsieur que le général...

LA GÉNÉRALE. — Il vous accepte, c'est convenu.

LÉON.

Oh ! je suis confus, mesdames de tant de bontés, et je ne sais comment reconnaître...

LA GÉNÉRALE.

Par un repentir sincère, et par la ferme résolution de ne plus retomber dans le même égarement.

CLARA. — Oh ! monsieur l'a bien promis.

LA GÉNÉRALE.

C'est déjà si horrible d'enlever à un mari le cœur de sa femme ! mais le battre, le maltraiter, le... oh ! car enfin l'un n'implique pas l'autre.

LÉON. — Croyez que désormais...

LA GÉNÉRALE. — Certes, j'ai été jeune et belle, j'ai eu des adorateurs...

CLARA, à Léon.

Eh bien ! voyez le général, on ne l'a pas maltraité, on l'a laissé vieillir ; il a soixante-dix ans.

SCÈNE V.

LÉON, CLARA, SÉRAPHINE, DIANE, LA GÉNÉRALE.

SÉRAPHINE, toute émue. — Madame !

DIANE. — Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Que signifie cette émotion ?

CLARA, vivement. — Est-ce qu'on saurait... Est-ce qu'on aurait découvert...

SÉRAPHINE. — Oui, madame...

CLARA, continuant sa phrase.

Que monsieur est ici ?

SÉRAPHINE. — Oh ! non.

CLARA. — L'étourdie !.. elle m'a fait une peur !..

SÉRAPHINE. — C'est moi qu'on a découverte.

DIANE. — Toi !

SÉRAPHINE.

Le sommelier, à ce qu'il paraît, m'a surprise cette nuit, comme je sortais de la cave, deux bouteilles de vin de Champagne à la main... Il vient de le dire à monsieur le marquis. J'ai bien peur qu'il me chasse...

LA GÉNÉRALE. — Je te prendrai à mon service.

SÉRAPHINE.

Et s'il me fait traduire devant les tribunaux ?

CLARA, souriant.

Eh bien ! ces dames iront te voir.

(On sonne. Emoi général.)

DIANE.

Ah ! mon Dieu !.. mon mari peut-être.

SÉRAPHINE, *qui est allée voir au fond.*

Oui, madame, avec son ami.

DIANE.

Va ouvrir la grille. *(Séraphine sort.)*

CLARA, à Léon.

Enfermez-vous, et n'ouvrez qu'à notre voix.

(Léon rentre.)

DIANE. — Qu'il est désagréable de se cacher pour faire le bien !

CLARA, à la générale. — Vous, madame, allez veiller aux derniers apprêts avec ma tante.

DIANE. — Ma tante est sortie, elle est allée faire une visite d'adieu à notre cousin le conseiller.

LA GÉNÉRALE.

Je me charge de tout... et puis qu'on dise que les femmes ne sont pas bonnes ! *(Elle sort par le fond.)*

CLARA.

Toi, Diane, reste avec moi dans l'orangerie ; si le marquis et son ami y viennent, nous les détournerons en nous faisant suivre dans le jardin.

SCÈNE VI.

CLARA, DIANE, puis VENPRÉ, GRANTOIS.

DIANE. — Què vient faire ici mon mari.

CLARA.

Voir si ses orangers n'ont pas souffert du froid.

GRANTOIS, *entrant.* — Ah ! mesdames...CLARA, *jouant l'étonnement.*

C'est vous, messieurs ?..

VENPRÉ, *préoccupé.*

Je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici...

CLARA. — Nous admirons votre belle orangerie... Le temps est si beau !

VENPRÉ. — Il pleut.

CLARA.

Je voulais dire si doux... Le printemps est précoce cette

année... Venez donc voir, messieurs, un amandier qui est déjà couvert de fleurs.

VENPRÉ.

Nous avons à causer le chevalier et moi ; nous étions venus ici pour être seuls... nous irons vous retrouver.

CLARA, *finement*.

Hâtons-nous de quitter ces messieurs, pour qu'ils causent plus vite et viennent nous rejoindre plus tôt.

GRANTOIS. — Vous êtes trop aimable.

CLARA. — Trop bon. (*A part.*) Ce chevalier de Grantois ne me revient pas du tout.

(*Elles sortent par la porte du fond à gauche.*)

SCÈNE VII.

VENPRÉ, GRANTOIS.

GRANTOIS.

Ta belle-sœur est charmante, ta femme aussi.

VENPRÉ, *sombre*. — Oui, ma femme aussi.

GRANTOIS.

Comme tu me dis cela, mon ami !.. quel air sombre et préoccupé !.. Ah ça ! qu'as-tu donc depuis quelques jours ?

VENPRÉ. — Moi ? rien, je t'assure.

GRANTOIS.

Ah ! je comprends : tu regrettes de ne pas accompagner ta femme à Berlin. Le procès qui t'est survenu... Ah ! que tu es heureux, mon ami, d'avoir une femme digne de tes regrets !..

VENPRÉ, *soucieux et ironique*.

Oui, c'est vrai, très heureux !..

GRANTOIS.

Eh bien ! à ton air, on ne dirait pas ça du tout.

VENPRÉ.

Cependant, c'est ainsi : je suis heureux, je suis enchanté que ma femme aille se distraire, s'amuser...

GRANTOIS.

Sans doute, des distractions, des amusemens innocens, pas comme ceux de Lodoïska !..

VENPRÉ.

Ce qui cause ma mauvaise humeur, c'est d'avoir chez moi des domestiques infidèles !.. Cette Séraphine !.. qui s'en serait douté ?.. elle me vole !.. un vin de champagne délicieux ! Le roi n'en boit pas de meilleur... il ne m'en restait que douze bouteilles que je gardais pour les grandes occasions... un vin dont je ne t'ai pas offert, parce qu'entre amis...

GRANTOIS.

Oui, on ne se gêne pas... mais je répugne à croire que Séraphine... Qu'aurait-elle pu faire de ces douze bouteilles ?.. Les femmes ne boivent pas !..

VENPRÉ.

On voit bien, mon ami, que tu as été long-temps absent de France ! Depuis qu'on a fait à l'usage des femmes, un code où tous leurs droits sont constatés, ces dames boivent du champagne comme de petits hommes.

GRANTOIS.

Mais douze bouteilles dans une semaine !..

VENPRÉ *apercevant le verre de champagne laissé par Léon sur une caisse d'oranger.*

Mon ami ! mon ami !.. je m'en doutais : c'est ici qu'on a bu mon vin de champagne... regarde ce verre !

(*Il chancelle.*)

GRANTOIS, *allant à lui.*

Ah ! mon Dieu !.. qu'as-tu donc ?

VENPRÉ, *lui prenant la main.* — Mon ami, je suis malheureux... aussi malheureux que toi.

GRANTOIS.

Impossible... tu n'es qu'à ta secondé femme.

VENPRÉ, *comiquement désolé.*

Tiens, il est trop pénible de renfermer dans son cœur un douloureux secret... Tu as eu confiance en moi ; tu as épanché tes chagrins dans mon cœur ; j'épancherai mes peines dans le tien.

GRANTOIS. — Que veux-tu dire ?

VENPRÉ. — Il y a une semaine que je souffre...

GRANTOIS. — Tu es malade ?..

VENPRÉ. — J'ai des soupçons sur ma femme !..

GRANTOIS.

Rien que des soupçons ?.. Que je te porte envie !..

VENPRÉ.

Tel que tu me vois, mon ami, je suis naturellement jaloux ; et si je ne laisse point paraître cette malheureuse infirmité du cœur, c'est que je sais que la plupart du temps l'importunité d'une jalousie sans motif finit par la rendre légitime. J'ai donc toujours surveillé la marche sans qu'elle s'en doutât... Jusqu'ici, je n'avais eu qu'à me louer de sa conduite et de mon système, mais depuis une semaine...

GRANTOIS — Et sur quoi fondes-tu tes soupçons ?

VENPRÉ. — Sur un rêve d'abord.

GRANTOIS. — Que tu as fait ?

VENPRÉ. — Sur un rêve de ma femme.

GRANTOIS. — Et que disait-elle dans ce rêve ?..

VENPRÉ. — Des choses qu'une femme ne dit jamais à son mari.

GRANTOIS. — Bah !.. c'est peut-être de toi qu'elle rêvait, à toi qu'elle parlait.

VENPRÉ. — Pas du tout, puisqu'elle disait : Cachez-vous, cachez-vous, voici mon mari !

GRANTOIS. — C'est différent...

VENPRÉ. — Il y a six nuits que je ne dors pas, exprès pour surprendre un nom dans ses rêves.

GRANTOIS. — A-t-elle nommé quelqu'un ?

VENPRÉ, *soupirant*. — Non, mon ami.

GRANTOIS.

Au fait, qu'importe le nom, quand il y a à la personne. Du reste, les rêves sont des produits si bizarres de l'esprit, qu'on ne saurait établir sur leur révélation des soupçons raisonnables ; et si tu n'as pas d'autre motif...

VENPRÉ.

J'en ai d'autres ! Premièrement, j'ai remarqué que ma femme et Clara depuis quelque jours, ont très souvent ensemble des entretiens particuliers, mystérieux,

qui cessent aussitôt que j'arrive, d'où je conclus que Clara est sa confidente. Secondement, autrefois, lorsque je rentrais, j'étais sûr de trouver Diane au salon, et aussitôt que je paraissais, elle courait m'embrasser. Depuis une semaine, je la trouve rarement, et lorsque je la trouve...

GRANTOIS.

Elle ne t'embrasse plus ?.. Elle n'est pas hypocrite au moins, c'est quelque chose. Mes trois femmes m'ont embrassé, moi, jusqu'au dernier moment.

VENPRÉ.

Enfin, sais-tu où je la vois souvent par le froid qu'il fait, lors même qu'il pleut ?.. Dans le jardin !.. Il m'a semblé plusieurs fois qu'elle sortait furtivement de l'orangerie ; et lorsque je réunis toutes ces circonstances, lorsque j'y ajoute...

GRANTOIS. — Ce verre de champagne...

VENPRÉ. — Eh bien, qu'en dis-tu ?..

GRANTOIS, appuyant. — À te parler franchement, je m'y connais, il y a quelque chose.

VENPRÉ. — N'est-ce pas ?

GRANTOIS.

Les femmes, dis-tu, boivent du vin de champagne ?.. Alors la tienne est comme toi : elle gardait ce vin pour les grandes occasions ; et les grandes occasions pour une femme, c'est la présence d'un ami... À cet égard, par exemple, elle n'est pas comme toi...

VENPRÉ. — Enfin, tu es convaincu...

GRANTOIS.

Une chose cependant qui milite en faveur de ta femme, c'est ce voyage qu'elle t'a supplié de lui laisser faire,

VENPRÉ. — Qu'en peux-tu conclure en sa faveur ?..

GRANTOIS.

Il me semble que si elle avait un amant à Paris, elle ne serait pas heureuse d'aller à Berlin.

VENPRÉ.

Mais qui empêche un amant d'aller à Berlin ?

GRANTOIS. — C'est juste, je n'y pensais pas... C'est peut-être un Prussien !..

VENPRÉ, *vivement après avoir regardé le pavillon.*

Une autre circonstance aggravante !

GRANTOIS. — Encore !..

VENPRÉ.

Ce pavillon que ma femme s'était réservé pour ses heures de solitude et ses lectures particulières dans la belle saison, ce pavillon qui autrefois était toujours ouvert, regarde !

GRANTOIS. — Il est fermé.

VENPRÉ, *appuyant.*

Juste depuis le jour où j'ai eu des soupçons !..

GRANTOIS. — Je ne serais pas étonné que les meubles qui s'y trouvent fussent fermés aussi.

VENPRÉ.

Quelle idée ! Tu m'éclaires ! je te comprends : des lettres, une correspondance qu'on cache avec soin... Du reste, en face de la porte, il y a un secrétaire qui était toujours ouvert comme le pavillon... Je puis voir facilement...

(*Il court à la porte du pavillon et regarde par le trou de la serrure.*)

GRANTOIS. — Eh bien ?

VENPRÉ, *se détournant.*

Le secrétaire est ouvert.

GRANTOIS, *comme se rétractant.* — Alors...

VENPRÉ, *qui s'est remis à regarder.* — Ciel !..

(*Il se retire brusquement; les jambes lui manquent.*)

GRANTOIS, *allant à lui.*

Est-ce que tu te trompais ? Est-ce qu'il est fermé ?..

VENPRÉ, *ne pouvant parler.* — Je... j'ai vu.

GRANTOIS. — Quoi ?..

VENPRÉ, *désignant sa tête.* — Je... j'ai...

GRANTOIS. — Eh ?..

VENPRÉ, *même signe.* — J'ai... un... je...

GRANTOIS. — Une tête ?..

VENPRÉ, *un peu remis.*

Un chapeau d'homme sur un fauteuil !..

GRANTOIS.

Un chapeau d'homme ?.. C'est tout aussi concluant

qu'une tête, car enfin le chapeau n'est pas venu là tout seul.

VENPRÉ, *vivement, après avoir regardé le vitrage du fond.*

Cbut ! tais-toi !.. ma femme se dirige vers l'orangerie. Laisse-moi. Va rejoindre Clara qui est de l'autre côté, c'est sa confidente. Tu tâcheras adroitement de savoir... parce que, vois-tu, lorsque deux femmes sont ensemble, elles s'entendent toujours : un signe, un regard, ça leur suffit pour se mettre à l'unisson, tandis que séparées.

GRANTOIS, *vivement.*

Oui, oui, je cours... C'est drôle, mon ami, quand on a été trompé en amour, on est tout de feu, malgré soi, pour se mettre à la piste de la catastrophe des autres.

VENPRÉ.

C'est vrai ; le proverbe a raison : Plus un malheureux a de compagnons d'infortune, plus il lui est facile de se consoler.

GRANTOIS. — D'après ça, ce qui m'étonne, c'est qu'il y ait des maris inconsolables.

SCÈNE VIII.

VENPRÉ, puis DIANE.

VENPRÉ, *seul.*

Un chapeau !.. d'homme !.. n'importe !.. je vais tout connaître... je vais savoir à quoi m'en tenir... je ne douterai plus... tant mieux !.. Le doute est une chose horrible !.. Tandis que lorsqu'on est sûr... on prend son parti, on lâche... Mais si j'éclate, si je... Les femmes ont tant de présence d'esprit, surtout en amour... La marquise ne me croit plus ici, peut-être... Elle vient pour entrer dans ce pavillon... cachons-nous dans celui-ci. (*Il désigne le pavillon de droite.*) Et, de cette fenêtre... courons !.. je ne peux pas marcher.

(*Il entre dans le pavillon de droite.*)

DIANE, *regardant autour d'elle.*

Le marquis est parti. Séraphine veille à cette porte.

(*Porte du fond à gauche.*) Et Clara retient le chevalier de Grantois... Je vais donner à cet infortuné ses dernières instructions sur la manière de se conduire avec le général. (*Venpré paraît à la fenêtre du pavillon.*)

VENPRÉ, toujours à part, tant qu'il reste à la fenêtre.
Elle parle seule... écoutons.

DIANE.

Pauvre jeune homme !.. comme il est repentant de ce qu'il a fait !.. mais bientôt il sera hors de danger. J'ai tort de le plaindre : je voudrais le haïr, en me rappelant son crime...

VENPRÉ, à part. — Il y a eu crime...

DIANE. — Mais lorsque je songe que ce crime est l'ouvrage d'un amour exalté...

VENPRÉ, saisissant quelques mots.

Amour exalté, je crois...

DIANE. — Est-ce ma faute, si, depuis quelque temps, rien ne m'attache, rien ne me plaît ?

VENPRÉ. — Je n'entends pas bien.

DIANE. — J'ai besoin chaque jour, d'émotions plus fortes ; il me faut de l'extraordinaire, de l'inouï.

VENPRÉ. — C'est clair, mon cœur ne lui suffit plus.

DIANE. — Du reste, que ce sentiment de pitié qu'il m'inspire soit caché au fond de mon cœur.

VENPRÉ. — Elle parle de ce cacher au fond de quelque chose.

DIANE, frappant à la porte du pavillon où est Léon.

Ouvrez ! ouvrez ! monsieur.

VENPRÉ. — Monsieur !.. voilà l'explication du chapeau d'homme !

SCÈNE IX.

LÉON, DIANE, VENPRÉ, toujours à la fenêtre.

LÉON. — Ah ! c'est vous madame !..

DIANE. — Il est décidé que nous partons demain.

LÉON. — Je le sais, votre sœur me l'a dit.

VENPRÉ.

Ah ! le monsieur du chapeau partait avec elle !..

DIANE. — Je viens pour vous tracer le rôle que vous avez à jouer en présence du général.

LÉON. — Je passerai pour son secrétaire.

VENPRÉ. — Quelle infamie !

DIANE. — Il est convenu que vous êtes le fils d'un officier de marine mort au service de Napoléon.

LÉON. — Je veux bien.

VENPRÉ. — Abominable intrigue !.. si je pouvais voir le scélérat.

(Il cherche à voir et ne le peut, à cause d'un oranger qui s'élève à sa droite.)

DIANE.

C'est le moyen de le disposer en votre faveur... Ensuite, pour le détourner d'un fâcheux examen, parlez-lui toujours de son idole, de son empereur.

LÉON.

J'ai lu Victoires et Conquêtes et M. Las Cases.

VENPRÉ. — Faire servir l'empereur au triomphe d'un amour criminel...

DIANE.

Nous partirons à midi. Tenez-vous prêt. Le marquis à cette heure sera chez son avocat, il m'aura fait ses adieux.

VENPRÉ. — Oui, comptez la dessus !

DIANE.

Un fiacre viendra vous prendre et vous conduira chez le général. Vous serez sensé arriver d'Orléans, descendre de la diligence. Le général vous attend.

LÉON.

Avec quel zèle madame, vous vous intéressez à mon sort ! Vous avez bien voulu prendre pitié d'un criminel.

(Venpré s'essuie le front.)

VENPRÉ. — Eh !

DIANE.

Pitié, oui, les malheureux ont droit à la pitié, mais tâchez à l'avenir de modérer l'impétuosité de votre ame... Ne vous mettez plus dans le cas d'avoir besoin

d'un semblable pardon, car la récidive serait impardonnable...

VENPRÉ. — La récidive !

LÉON.

Je vous promets tout ce que vous voudrez. Maintenant, madame, vous avez le droit de tout exiger de moi.

DIANE. — C'est bien.

VENPRÉ. — Elle trouve que c'est bien !..

DIANE. — Tout est convenu... séparons-nous... mon mari n'a pas le moindre soupçon.

VENPRÉ. — J'ai mieux que ça, madame !..

DIANE. — A demain, donc.

LÉON — A demain.

VENPRÉ.

A demain !.. (*Diane se retire, Léon entre dans le pavillon.*) C'est clair !.. plus d'incertitude... plus de nuages... plus d'obscurité... la lumière la plus éclatante !.. enfin je suis sûr de mon fait.

(*Venpré quitte la fenêtre ; Grantois paraît, il est suivi à son insu par Clara qui l'épie avec une sorte d'inquiétude ; elle se cache derrière la caisse d'un oranger.*)

SCÈNE X.

CLARA, *cachée*, GRANTOIS, *puis* VENPRÉ.

GRANTOIS, *entrant*. — Cette veuve est d'une pénétration, d'une finesse !.. je n'ai rien pu savoir.

CLARA, *à part*. — Observons-le.

VENPRÉ, *sortant du pavillon dans un abattement risible*.

Mon ami !..

GRANTOIS, *courant à lui*. — Ah ! mon Dieu ! que l'est-il arrivé ? tu es pâle comme un mort !..

VENPRÉ.

Mon ami, je sais la vérité, toute la vérité.

GRANTOIS. — Toute ?

CLARA, *à part*. — Qu'est-ce donc ?

GRANTOIS. — Eh bien ! eh bien ! on a de la philosophie, on se rend maître du premier mouvement...

VENPRÉ. Oh ! c'est qu'il y a des choses !.. Ils devaient partir ensemble pour Berlin.

CLARA, à part. — Ciel !

GRANTOIS. — Qui te l'a dit ?..

VENPRÉ.

Eux-mêmes se le disaient, là, il n'y a qu'un instant (*Animé.*) Mon ami, le chapeau n'est pas seul dans ce pavillon !..

GRANTOIS. — Quoi !..

VENPRÉ. — Il y a un homme !.

CLARA, à part. — Tout est perdu !..

GRANTOIS. — Je m'en doutais.

VENPRÉ.

J'étais à cette fenêtre, j'ai tout entendu, mais je n'ai pu le voir... et ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il me semble que je reconnais la voix du séducteur...

GRANTOIS. — Ce doit être quelque ami intime.

VENPRÉ.

Il ne se doute pas que je suis instruit de tout.

GRANTOIS, s'avançant sur la pointe du pied vers le pavillon.

Je vais voir... je vais voir...

(*Il regarde par la serrure.*)

CLARA, alarmée, à part. — Plus d'espérance !..

VENPRÉ. — Eh bien ?.. que te disais-je ?..

GRANTOIS, reculant brusquement.

Ah ! mon Dieu !..

(*Il chancelle.*)

VENPRÉ. — Voilà que tu pâlis, que tu chancelles, toi aussi ?..

GRANTOIS. — Mon ami !.. mon ami !.. nous sommes victimes du même bourreau !..

VENPRÉ. — Que veux-tu dire ?..

GRANTOIS, animé.

Sais-tu quel est cet homme, qui fait la cour à ta femme, qui demain l'enlève et la conduit à Berlin ?..

VENPRÉ. — Qui donc ?

GRANTOIS.

Celui qui m'a enlevé Lodoïska, celui qui passe pour

m'avoir assassiné sous le nom de Duclos !.. Léon de Montigny.

CLARA, à part, heureuse. — Ah !..

VENPRÉ. — Ce scélérat qui s'est évadé ?

GRANTOIS. — Lui-même !..

VENPRÉ.

Bon ! bien ! tant mieux ! je suis enchanté !.. je préfère que ce soit lui qu'un autre... le ministère public me vengera sans que je m'en mêle... Je cours prévenir l'autorité... Toi, mon ami, veille sur ce pavillon... arrête l'infâme, s'il voulait s'échapper.

(Il sort en courant par le fond.)

SCÈNE XI.

GRANTOIS, CLARA.

CLARA, courant à Grantois.

Quoi ! ce scélérat... j'ai tout entendu... ce scélérat...

GRANTOIS, étonné — Eh ?..

CLARA. — Il est là, dans ce pavillon, cet infâme Léon de Montigny ?..

GRANTOIS. — Infâme, dites-vous ?.. elle est des nôtres... oui, silence !.. l'autorité va venir !

CLARA. — Et c'est vous qui êtes le mari, l'intéressant mari de l'infidèle Lodoïska !..

GRANTOIS. — Quoi ! vous savez...

CLARA. — J'ai tout entendu, vous dis-je !..

GRANTOIS. — Eh bien ! puisque vous savez tout, je ne vous cacherai rien... vous ne rirez pas de mon sort, vous au contraire : eh bien ! oui, Lodoïska est ma femme. J'avais pris un faux nom, le nom de Duclos... je n'ai pas été assassiné, je n'ai pas été noyé, je ne suis pas mort, c'est la vérité.

CLARA. — Bon chevalier !..

GRANTOIS.

Du reste, ce n'est pas sa faute ; c'était bien son intention de me tuer, s'il m'eut trouvé ; mais l'intention vaut le fait, en morale... silence !.. discrétion !.. si l'on

venait à savoir que je ne suis pas mort, que je me porte bien !..

CLARA, *vivement*. — Il serait sauvé ?

GRANTOIS. — Sans difficulté.

CLARA. — Quel bonheur !

GRANTOIS. — Eh ?..

CLARA, *comme continuant son exclamation*.

Que vous soyez vivant, que vous vous portiez bien... un homme d'esprit !..

GRANTOIS. — oh !

CLARA. — De cœur !..

GRANTOIS. — Ah !.. ah !..

CLARA. — L'ami de mon beau-frère.

GRANTOIS. — Son camarade de classe, son compagnon d'infortune.

CLARA. — Ah ! chevalier, votre existence m'est plus chère que la mienne !..

GRANTOIS, *à part*.

Serait-elle amoureuse de moi ?..

CLARA, *jouant le spasme*.

Ah ! mon Dieu !.. je suis heureuse !.. l'émotion !..

GRANTOIS.

Elle va se trouver mal !.. et je n'ai aucune essence... Ah ! dans le bassin... de l'eau fraîche... j'ai toujours fait revenir mes femmes avec ça...

(*Il sort rapidement après avoir pris le mouchoir de Clara.*)

SCÈNE XII.

CLARA, puis LÉON.

CLARA, *se levant vivement de sa chaise où elle s'est assise*.

Léon ! Léon ! sortez ! vite ! vite !..

LÉON, *sortant vivement*.

Quoi ! qu'y a-t-il ?.. on vient m'arrêter ?..

CLARA. — Sauvé !.. sauvé !.. Vous êtes sauvé !..

LÉON. — Le coupable est découvert ?..

CLARA.

Il n'y a pas de coupable, du moins quant au meurtre.

Duclos est retrouvé ; il n'est pas mort ; il n'a pas même été blessé : c'est le chevalier de Grantois.

LÉON. — Est-il possible ?..

CLARA. — Lui-même vient de me le dire.

LÉON.

Quoi ! il n'a pas été assassiné, noyé !.. Il n'est pas mort !.. quelle infamie ! Il vit, cet homme, il sait tout !.. et il aurait laissé périr un innocent ! Ah ! qu'il vienne, que je le trouve... où est-il ce lâche ?..

SCÈNE XIII.

LÉON, GRANTOIS, CLARA.

GRANTOIS, *le mouchoir trempé à la main.*

Me voici !.. (*apercevant Léon.*) Ah !.. monsieur, monsieur, vous n'échapperez pas... vous ne sortirez pas... je vous arrête !.. (*Il va à Léon.*)

LÉON, *allant à lui.* — Je vous arrête aussi.

(*Ils se prennent au collet.*)

CLARA, *riant aux éclats.*

Ah ! ah ! ah ! pourvu que je n'aie pas mourir de rire... Ah ! ah ! ah !..

GRANTOIS. — Qu'est-ce que cela signifie ?..

LÉON, *le secouant.*

Cela signifie que je sais tout ; que le faux Duclos n'est pas mort ; que ce Duclos, c'est vous.

GRANTOIS, *à Clara.* — Quoi ! vous lui avez dit...

CLARA. — Il a tout entendu, comme moi.

LÉON.

Quelle indignité ! quelle férocité !.. il savait mon innocence, et il m'aurait laissé mourir !..

GRANTOIS.

Monsieur, c'est bien assez que vous m'avez enlevé...

LÉON.

Mais maintenant, c'est vous que la justice réclame. Votre existence est une diffamation !.. votre silence est un meurtre avec préméditation... les tribunaux vont retentir...

GRANTOIS.

Grand Dieu !.. (*Humble.*) Monsieur de Montigny, vous m'avez enlevé Lodoïska, c'est un vol... Eh bien ! donnez-moi son adresse, et tout est oublié... Je favoriserai moi-même votre fuite. (*Il le lâche.*) Je vous rends la liberté.

LÉON, *le saisissant de nouveau.*

Oh ! je ne vous lâche pas, monsieur... Votre Lodoïska m'est inconnue !.. je ne suis pas coupable.

GRANTOIS. — Monsieur de Montigny, laissez-moi, je vous pardonne.

LÉON. — Rien !..

GRANTOIS.

Eh bien ! alors je vous demande bien pardon.

CLARA, *riant.* — Ah ! ah ! ah !..

(*Léon pousse Grantois dans le pavillon, où il l'enferme.*)

CLARA. — Il le met en prison ! Ah ! ah ! ah ! ah !..

SCÈNE XIV.

LÉON, CLARA, SÉRAPHINE, *une lettre à la main.*LÉON, *allant à Clara du côté du pavillon opposé.*

Ah ! quel bonheur !.. quelle espérance !..

SÉRAPHINE, *entrant brusquement.*

Madame, une lettre de M. le colonel de Champenau. (*A Léon.*) Monsieur, monsieur, vous êtes perdu !.. on vient vous arrêter !..

LÉON.

Tant mieux ! qu'ils viennent ! appelle la garde, la justice, la police... plus il y aura de monde, plus je serai enchanté.

SÉRAPHINE, *à part.*

Il a perdu la tête ! (*Haut.*) Je vais leur dire que vous êtes d'un autre côté. Vous aurez le temps de fuir.

(*Elle sort.*)CLARA, *qui a décacheté et parcouru.* — Ciel !..

LÉON. — Qu'est-ce !..

CLARA, *lisant rapidement.*

« Vous êtes libre. J'ai réfléchi ; je suis trop vieux ,
« et vous trop aimable et trop jolie... »

LÉON. — Il a raison !

CLARA, *continuant.*

« Je serais peut-être un mari fâcheux , et je puis être
« un mari supportable ; j'ai même la prétention d'être
« pour vous le plus dévoué. » (*A Léon.*) Je vous le di-
sais bien , c'est le meilleur des hommes.

LÉON. — C'est vrai.

CLARA. — Je l'aime plus que jamais !

SCÈNE XV.

LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, VENPRÉ,
L'OFFICIER DE POLICE, DIANE, CLARA, LÉON.

VENPRÉ, *sans voir Léon ni Clara, désigne à l'officier
le pavillon de gauche.*

C'est ici, le coupable est dans ce pavillon...

(*L'officier y entre.*)

CLARA, *bas à Léon.*

Il dit plus vrai qu'il ne pense.

L'OFFICIER *sort, tirant Grantois.*

Suivez-moi !.. suivez-moi !.. (*Grantois paraît.*)

VENPRÉ. — Le chevalier !..

LES DAMES. — Le chevalier !..

(*Étonnement général.*)

LÉON, *s'avançant.*

C'est lui qui est le coupable.

VENPRÉ, *désignant Léon à l'officier.*

Non, monsieur, c'est lui.

LÉON, *à Grantois.*

Monsieur le chevalier, je vous somme de déclarer que
vous êtes le faux Duclos que tout le monde croit mort ;
je vous somme de déclarer que vous n'avez pas même
été blessé.

GRANTOIS.

J'existe encore, il est vrai... je le nierais en vain...

mais, si vous n'êtes pas mon assassin, vous êtes le ravisseur de ma femme.

LÉON. — Aussi vrai l'un que l'autre.

L'OFFICIER, à *Grantois*.

Vous avouez, monsieur, que vous êtes le faux Duclos, que vous n'avez pas été blessé, pas même été attaqué... vous saviez que monsieur est innocent, et vous l'auriez laissé mourir d'une mort infamante?... cette conduite fait naître d'étranges soupçons... D'où venaient donc ces traces sanglantes qu'on a trouvées?... votre femme a disparu...

LA GÉNÉRALE, *étourdiement*.

Il a tué sa femme !..

(*Tout le monde s'éloigne de Grantois.*)

GRANTOIS. — Moi !..

LA VICOMTESSE.

Je n'ai jamais eu bonne opinion du chevalier.

SCÈNE XVI.

LA GÉNÉRALE, LA VICOMTESSE, GRANTOIS,
UN OFFICIER DE POLICE, LA BARONNE, LÉON,
CLARA, VENPRE, DIANE.

LA BARONNE *entrant, au commissaire*.

Monsieur, monsieur, point de bruit, point d'éclat : votre intervention n'est plus nécessaire. (*Regardant Léon avec un peu de dédain.*) Monsieur est innocent ; la justice connaît le vrai coupable.

GRANTOIS. — Comment savez-vous ?..

LA BARONNE, à *tous*.

Je sors à l'instant de chez notre cousin le conseiller où j'ai trouvé le président de la cour d'assises ; il venait de recevoir une lettre du ravisseur de Lodoïska : ce jeune homme s'est dénoncé lui-même, et s'il ne l'a pas fait plus tôt, c'est qu'il n'a su que depuis quelques jours, par les papiers publics, qu'on allait condamner un innocent. Il est à Londres, à l'hôtel des ambassadeurs...

GRANTOIS. — Avec ma femme !

(*Signe affirmatif de la baronne.*)

LA BARONNE.

Il se nomme Ernest de Montival.

LÉON, *vivement*. — Un de mes amis ! la veille de l'événement, j'avais mis une carte chez lui.

(Le commissaire de police parle bas à Grantois, qui lui répond par signes qu'il est disposé à faire ce qu'il demande ; le commissaire sort avec ses agens ; Grantois l'accompagne jusqu'à la porte.)

LA GÉNÉRALE, à Léon. — Comment ! monsieur, vous nous avez jouées, vous n'étiez pas coupable ?

LÉON, *sourit et s'incline*. — Hélas ! non, madame.

LA GÉNÉRALE, *furieuse*. — C'est une indignité !

DIANE, *dédaigneuse*. — Il se vantait !

VENPRÉ, *bas à Diane*.

Oui, mais ce dont il ne s'est pas vanté, ce que j'ai découvert, c'est que ce jeune vous aime, et que vous...

CLARA, *bas à Venpré*.

Erreur ! dans quelques mois il sera mon mari.

(Venpré s'étonne. Clara lui parle bas pour le convaincre de l'innocence de Diane.)

GRANTOIS, *revenant, tire un calpin de sa poche*.

Vous avez dit, madame la baronne, Ernest de Montival, en Angleterre, à Londres, hôtel des ambassadeurs ? (Il écrit.) Enfin, enfin, j'ai l'adresse de ma femme !

CLARA, à Venpré épanoui.

Eh bien ! jaloux, avez-vous encore des soupçons ?

VENPRÉ.

Qui ? moi ? (A Diane lui prenant la main.) Chère amie !.. Mais c'est égal, désormais je retranche des plaisirs de ma femme les séances de cour d'assises... et je conseille à tous les maris d'en faire autant.

FIN.